

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Almanach des étudiants [ULB], Bruxelles, 1891.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

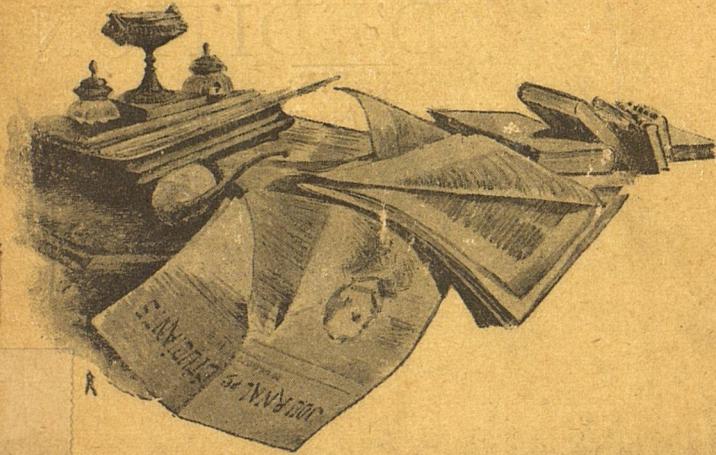
264.711

Archives

Exemplaire No 006

Prix : fr. 1.50

ALMANACH
DES
ÉTUDIANTS
1891



Aux Bureaux de la REVUE BELGE ILLUSTRÉE
BRUXELLES, 69, - nouveau 93 - rue Stévin.

1891

1RR

141

ALMANACH DE L'UNIVERSITE.

1891

ALMANACH

DE

L'UNIVERSITÉ

LIBRE

DE BRUXELLES

Aux Bureaux de la **Revue Belge Illustrée**
BRUXELLES, 69, (nouveau 93) rue Stévin.





LE CONFLIT UNIVERSITAIRE

Maintenant que le combat s'est victorieusement terminé, maintenant qu'est passée l'heure des indignations et des tumultes, il est bon d'examiner le conflit universitaire dans son ensemble, calmement, et de mettre les événements au point sans en dénaturer la perspective à travers le faux milieu des haines et des enthousiasmes.

Les complications de la lutte furent multiples. Non seulement des questions personnelles s'y mêlèrent, mais l'on reconnut bientôt que le « malentendu » — comme disaient les conciliateurs à tout prix — avait des causes plus profondes. Voulant guérir un abcès, on découvrit des affections jusqu'alors insoupçonnées. Et les étudiants, après s'être attaqués à l'intolérance scientifique de quelques professeurs, en vinrent à réclamer la révision complète des règlements organiques de l'Université.

On connaît le point de départ du conflit : un jeune docteur en philosophie et lettres, M. Georges Dwelshauvers, se vit refuser par la faculté de philosophie le droit de développer en séance publique une thèse positiviste. Dans son travail, qu'il fit paraître peu après à ses propres

rais, il résumait la psychologie de l'aperception d'après le maître Wundt, et y ajoutait un grand nombre de recherches et d'expériences originales sur l'attention.

On ne s'imaginait pas qu'à l'Université libre, il puisse encore se rencontrer un obstacle dogmatique quelconque à l'emploi de méthodes nouvelles, aux investigations franchies de toute idée préconçue et de toute solution imposée à l'avance. Il ne semblait pas qu'on osât défendre à un savant de présenter des théories depuis vingt ans classiques en Allemagne, d'autant plus que — le règlement est très clair sur ce point — les opinions du récipiendaire ne peuvent engager en rien la responsabilité de l'Université. Cependant, quatre professeurs de la Faculté déclarent, par un vote solennel, que la psychologie physiologique ne sera pas entendue même pour se défendre. En vain deux esprits libres, MM. Vanderkindere et Pergameni, s'élèvent-ils contre cette intransigeance. La thèse est étranglée *en catimini*, on en interdit la discussion, la Faculté refuse même d'abord de donner les motifs de sa décision. Et M. Tiberghien, le doyen de la faculté, va jusqu'à écrire à M. Dwelshauvers, dans sa lettre du 29 mai 1890 : « Je vous engage à retirer cette thèse malencontreuse qui jure *avec mon enseignement*, avec les traditions de la Faculté, avec les intérêts et les principes de l'Université. »

Cette excommunication prononcée par le papisme métaphysique provoqua une très profonde émotion. Devant le mouvement de l'opinion publique, les professeurs essayèrent de se disculper en invoquant la prétendue insuffisance de la thèse. Remarquons que le célèbre Wundt, le chef de la philosophie scientifique moderne, avait lu le travail et avait manifesté toute sa satisfaction. Dwelshauvers reçut des lettres très flatteuses des Ribot, des Van Beneden, des

Richez, et chez nous d'Héger, de Guillaume De Greef et de bien d'autres. Une grande partie de ses expériences avaient été publiées dans les «Philosophische Studiën.» Des revues firent paraître des compte-rendus élogieux de sa thèse, entre autres *Mind* et la grande *Revue philosophique*. Enfin, Ebbinghaus, le professeur de philosophie de l'Université de Berlin, lui demanda, pour la revue qu'il dirige, sa collaboration payée.

Sans aucun doute, le travail avait été repoussé pour ses tendances seules. La question ne pouvait plus être étouffée. On la déféra au conseil d'administration, dont la majorité, composée de personnes étrangères à l'Université, resta au-dessous de ses devoirs et se déclara incompétente. Elle repoussa l'ordre du jour présenté par l'Union des Anciens Étudiants, lequel concluait : « Le Conseil « d'administration déclare qu'aucune thèse ne pourra être « écartée en raison des opinions qu'elle contient. »

Les étudiants ne voyaient plus qu'un seul moyen de protestation. Il fallait frapper un grand coup sur l'opinion publique. Il est triste de constater qu'en Belgique, pour tirer la bourgeoisie de son indifférence, pour appeler l'attention sur une injustice, il faille toujours recourir aux violentes secousses aux manifestations bruyantes, et, tranchons le mot, au « boucan ». En apprenant que l'on avait nommé recteur l'un des quatre anabaptistes, M. Philippson, les étudiants s'exaspérèrent. Ils manifestèrent pour la liberté de la science, en vrais jeunes, d'esprit fougueux et enthousiaste. Et cette fois, ils crièrent assez haut pour que leur voix ne retombât point dans cette sourde marée de veulasserie qui nous envahit.

On se rappelle les faits: à la séance de rentrée, dans la salle gothique de l'hôtel-de-ville, la grande majorité du

corps universitaire appliqua la loi de Lynch à M. Philippson. Il n'avait pas permis à Dwelshauvers de se défendre: on l'empêcha à son tour de parler. Ses paroles furent couvertes par les sifflets et les clameurs: « Vive le libre examen! Vive le corps professoral! A bas le recteur!» Et malgré l'intervention de tous les appariteurs et de plusieurs *argousins en bourgeois*, ce chahut, peu académique, mais mérité, ne semblait pas près de cesser. M. Buls, qui présidait l'assemblée, s'obstina à ne pas vouloir lever la séance, et commit l'inqualifiable gaffe que l'on sait: oubliant qu'il était là, non comme bourgmestre, mais comme président du conseil d'administration de l'Université, il fit s'avancer contre les étudiants douze agents en uniforme précédés du commissaire de police. Il fallait que le recteur se sentît bien indigne et bien impopulaire, pour embrigader des sergots derrière une porte, et se faire défendre par eux contre ses propres étudiants. D'ailleurs, baillonner la fière jeunesse universitaire de la même façon qu'on réprime les rixes nocturnes des bouges, empoigner et housculer des basochiens qui sont persuadés de défendre une cause juste, ce n'était pas le moyen d'étouffer les protestations. Ce fut soudain une explosion d'indignation et de révolte. Et tandis que des professeurs se retirent en protestant vivement, la salle devient houleuse comme la «*poluphloisbos thalassè*» d'Homère, de véritables bagarres se produisent, des banquettes sont renversées, le bureau est envahi... et M. Buls lève enfin la séance.

Se rappelle-t-on les nombreux meetings qui suivirent, la vaste salle St-Michel bondée d'une foule tumultueuse d'escholiers, avec les têtes aux casquettes outremer ou glauques se découpant sur un fond de fumée bleuâtre, dans la demi-obscurité wagnérienne? Et les orateurs, le

toujours explosible Cordeweener, et l'avocat Royer démolissant de sa parole claire le burg moyenâgeux des métaphysiques? Et le bureau provisoire, Garnir calmant les orages, Warocqué et Janson, et Vandervelde, le docteur en sciences sociales, clamant comme en des buccins et rugissant avec de larges gestes circulaires d'athlète?

M. Philippson eut le bon sens et le courage de venir s'expliquer lui même devant les étudiants, qui gardèrent un silence attentif. Il jeta son collègue, M. Tiberghien, par dessus bord, accusa d'inconséquence G. Dwelshauvers — qui ne pouvait se défendre, étant retourné au laboratoire de Wundt — et assura n'avoir refusé la thèse que 1^o pour une question de pure forme, et 2^o parce que les expériences qui y étaient présentées «étaient trop incomplètes encore pour servir de base . . . à un système» (sic) Après ces éclaircissements, il se tint à la disposition de l'assemblée pour répondre à une question précise, mais, interrogé sur la part qu'il avait prise dans l'intervention de la police, il chercha un biais, puis refusa de donner toute explication.

Aussi, l'assemblée générale, maintenant les deux griefs invoqués contre M. Philippson, demanda sa démission, et de plus, décida de ne plus reconnaître la qualité de président du conseil d'administration à M. Buls, l'homme qui avait appelé contre les défenseurs de la liberté scientifique les poings des roussins.

De son côté, le conseil d'administration se réunissait. MM. Charbo, Pergameni, Denis, Martha,, Houzeau de Lehayé défendirent chaudement les manifestants. On s'entendit finalement pour faire rédiger une proclamation, signée Doucet. Nous n'insisterons pas sur ce placard baroque, méconnaissant l'évidence de la protestation, et qui vint jeter une note bouffonne dans les tumultes universitaires.

Les étudiants cependant étaient disposés à la paix, et quand au deuxième meeting, le recteur assura par l'intermédiaire de M. Paul Janson qu'il ignorait l'intervention de la police, ils oublièrent ou firent semblant d'oublier que M. Philippon se trouvait précisément au bureau devant le commissaire de police Rosseel, et que d'ailleurs il n'avait nullement protesté contre la révoltante mesure de M. Buls. Et entraînés par un désir de générosité, ils repêchèrent le recteur. C'est dans le même meeting qu'ils décidèrent de se mettre en rapport avec l'Union des Anciens Étudiants pour continuer la lutte sur la question de principe. Puis le corps entier des étudiants, y compris *toutes* les étudiantes, se déclara solidaire de ceux qui avaient manifesté à la séance d'ouverture.

Mais quelques jours après, nouvelle question personnelle. Le conseil d'administration devait nommer l'administrateur-inspecteur. Il s'arrogea cette nomination, le règlement n'existant qu'à l'état de mythe, et y procéda dare-dare, sans même consulter les agrégés de médecine. Et par un vote très contestable, il élut, non M. Janson, non M. Deroubaix, qui professe depuis cinquante ans à l'Université, mais . . . M. Graux, l'homme qui avait approuvé la conduite de M. Buls *avant* et *après*, et le plus ardent à vouloir que le conseil, au lieu de demander réparation à M. Buls, condamnât publiquement les étudiants.

Inde, nouvelle colère non moins légitime. La question bientôt se compliqua. M. Buls assura que lui seul était le grand coupable, et que l'âme de M. Graux était pure et blanche comme neige virginale. M. Graux se cuirassa de cette déclaration. M. Martha, membre du conseil provincial et du conseil d'administration, infligea un démenti à M. Graux. Les étudiants ne voulurent pas s'aventurer plus avant

sur le terrain glissant des personnalités. Ils craignirent de trop s'éloigner de la cause primordiale du conflit: la violation du libre-examen. D'un autre côté, la période électorale s'ouvrait et M. Graux était choisi comme candidat par la *Ligue* et l'*Association*. Le corps universitaire ne voulut pas trahir la cause du libéralisme, et abandonna généreusement la campagne dirigée contre l'administrateur-inspecteur.

Mais cette nomination fit sentir mieux que jamais la vague odeur rancie des règlements, et mit en pleine lumière la constitution surannée du conseil d'administration, où les professeurs sont en infime minorité, tandis que les autres membres — la coterie des hospices entre autres — sont nommés à vie (On a reculé devant la transmission par hérédité). Aussi l'assemblée générale chargea-t-elle les six facultés d'élire chacune deux délégués, qui devaient prendre en main les intérêts des étudiants, surveiller la révision promise des règlements, élaborer un projet d'organisation nouvelle de l'Université, et étudier les moyens d'imposer au conseil d'administration les volontés du corps professoral. Le Comité provisoire céda la direction de la lutte à cette délégation, où la Faculté des sciences sociales avait envoyé une étudiante, non le moins âpre, défenseur du libre-examen outragé. Secondée par le concours si affable des Anciens Etudiants, la Permanente se mit immédiatement à la besogne, et avec un zèle peu commun, s'occupe encore à l'heure qu'il est de l'étude du règlement des thèses, dont on a découvert quelques fragments, et que de savants professeurs d'archéologie et de paléographie ont enfin réussi à reconstituer.

Cependant, l'agitation continuait. Le corps universitaire, toutes bannières déployées et triomphalement escorté

de fanfares, organisait une grandiose manifestation le jour de la St. Verhaegen. Le lendemain, les deux loges maçonniques de Bruxelles suivaient cet exemple. Les banquets de protestation se suivaient, — et le Conseil d'administration commettait toujours gaffe sur gaffe.

Il en restait une à commettre: M. Philippson s'en chargea. Malgré l'engagement qu'il avait pris envers M. Janson, le recteur menaça d'exclusion Georges Garnir, de longue date le leader des vaillants escoliers. Comme bien on pense, la Permanente ne se laissa pas diviser par cette manœuvre. Elle se déclara solidaire du camarade «Juvenis» et voulut toute entière être atteinte par le *consilium abeundi*. Heureusement, le lendemain, M. Philippson, dont la mémoire était quelquefois par trop flottante, avait absolument oublié les paroles de la veille: il félicita Garnir de sa conduite virile, assura que, étant étudiant, il aurait agi de même... et quelques instants après s'en fut dire à P. Janson fils que Garnir regrettait les manifestations, et n'avait agi que sous la pression de ses camarades! Garnir de se jeter dans une voiture, d'aller s'entendre avec le recteur devant témoins, et le recteur, qui ne possédait pas les finesesses de la langue, de s'écrier qu'il s'était mal expliqué et qu'il était victime d'un malentendu...

En apprenant ces faits, l'Assemblée générale — par un vote unanime — redemanda la démission de M. Philippson. Celui-ci se contenta, en des speechs émus, d'accuser les «meneurs» de diffamation. D'où nouveau «malentendu». Devant la conduite énergique des «meneurs», l'ondoyant et divers M. Philippson s'empêtra en des affirmations contradictoires, et jura que le mot «diffamation» s'appliquait uniquement à un compte-rendu de meeting publié dans la «Réforme». Ce qui nullement ne l'empêcha, le jours uivant, d'écrire à

la susdite «Réforme» que le terme incriminé ne s'adressait pas à elle!

Cela tournait à la parade de foire, et cette fois-ci, le mécontentement fut si prononcé que la Faculté de Philosophie elle-même s'ébranla. Oui, ces placides jeunes gens qui de mémoire de Victor Terhorst n'avaient plus fait acte d'indépendance, ces doux Eliacins confits en Krause sifflèrent M. Philippson, — qui, le soir même, déclarait au Conseil d'administration qu'il avait été accueilli... par des applaudissements! Aussi les étudiants s'apprêtèrent-

ls à guérir sa surdité, et quand le recteur voulut se représenter au cours, il fut si effaré d'apercevoir six cents bacheliers et basochiens l'attendant de pied ferme, qu'il se sauva par la porte de la rue des Sols. Et ce fut le deuxième jour.

Le troisième jour, M. Philippson tombait, et « retournait dans son village » (air connu). Le conflit universitaire prenait fin.

Les étudiants remportaient, après trois mois de lutte, une complète victoire. Ce triomphe était dû en grande partie à l'appui des professeurs, des anciens étudiants et de la presse. Mais n'oublions point que sans la protestation superbe et courageuse de la séance d'inauguration, la question Dwelshauvers était enterrée, le principe sacré du libre-examen foulé aux pieds. C'est par la jeunesse universitaire que la recherche indépendante a triomphé des intransigeances sectaires.

Et si demain le règlement absurde et gothique des thèses est révisé, si demain la famille étudiante, réorganisée, groupée définitivement, sait faire respecter ses droits par voie régulière, c'est grâce à la conduite prudente mais ferme des amis qui ont dirigé le combat,

c'est grâce à la fraternelle solidarité liant tous ceux qui, fiers de leurs vingt ans et de leur cœur jeune, osent s'insurger contre l'apathie mufliste de notre pays, et sauter vaillamment sur la brèche pour défendre la Science et notre chère Université.





LE MOUVEMENT
SCIENTIFIQUE
A L'UNIVERSITÉ LIBRE

Malgré le dogmatisme réactionnaire des programmes que le gouvernement nous impose, malgré l'esclavage annuel de l'examen et la fascination de la peau d'âne finale, malgré les tendances utilitaires (j'allais dire épicières), causes primordiales de cette course haletante à la conquête du parchemin obligatoire, on rencontre parmi nous quelques étudiants dont la personnalité s'affirme en dépit de tous les obstacles, et qui par des travaux remarquables rendent service à la science et conquièrent même une haute réputation...à l'étranger: et cela fait le plus grand éloge de notre jeunesse universitaire.

Après plusieurs années d'apathie, l'esprit d'initiative semble renaître : une réaction assez vive s'opère contre le bourgeoisisme bureaucrate qui s'emparait de notre pays; et le relèvement intellectuel à l'Université coïncide avec la vigoureuse poussée des idées socialistes.

Résumons brièvement les travaux présentés récemment par des étudiants ou de jeunes docteurs.

Les sciences physiques et mathématiques n'ont inspiré qu'un astronome : c'est le vieux copain Paul Stroobant, amant fidèle des étoiles, qui dès l'âge de 16 ans s'est fait remarquer par son mémoire sur le satellite problématique de Vénus. Aujourd'hui, il entreprend une étude sur les anneaux de Saturne: c'est un fragment de cette étude qui l'a fait couronner au concours pour l'obtention des bourses de voyage. Depuis le mois d'octobre, il nous a quittés,—malgré les protestations du patron de «la Fontaine de Brouckère», qui perd son client le plus assidu,—et il s'est rendu à Paris où il poursuit ses recherches sur les étoiles.

Les problèmes biologiques et psychologiques passionnent davantage les esprits: de nombreux travaux en ont entrepris la solution. Citons en premier lieu les *Études sur la Reproduction* de M. Auguste Lameere: *la Maturation de l'œuf parthénogénétique*, ouvrage couronné au concours de l'enseignement supérieur de 1888-1889 et ses *Recherches sur la réduction karyogamique*, thèse d'agrégation présentée à la faculté des sciences. M. Lameere est actuellement professeur en candidature et en doctorat en sciences et donne à la faculté des sciences sociales un cours très intéressant sur la généalogie de l'homme, reconstruite d'après les théories nouvelles.

MM. Gallemaerts et Depage ont également défendu des thèses avec succès.

Notons en passant le travail de MM. Deboeck et Verhoogen sur la *Circulation cérébrale*, et les recherches faites par MM. Massart et Bordet à l'Institut Solvay dont il sera question plus loin, recherches qui ont valu à leurs auteurs des éloges nombreux et bien mérités, entre autres ceux de M. le professeur Bouchard qui en fit mention

à la cérémonie du 600^{me} anniversaire de la fondation de l'université de Montpellier.

L'œuvre qui a attiré le plus vivement l'attention publique est assurément le livre de M. Dwelshauvers sur la *Psychologie de l'attention* : les nombreuses expériences faites par M. Dwelshauvers au laboratoire de Wundt à Leipzig et le résumé détaillé qu'il y ajoutait des théories du grand philosophe allemand et des savants de son école, théories mal connues chez nous, donnaient à l'ouvrage un puissant intérêt : présenté comme thèse d'agrégation à la faculté de philosophie, il n'eut pas l'heur de plaire à quelques uns de ces messieurs : les apôtres des vieux dogmatismes rances, les fossiles de la métaphysique se coaguèrent pour lui fermer l'entrée de la faculté. M. Dwelshauvers après avoir repoussé les hypocrites avances que lui firent les intransigeants précités, publia son travail ; les événements ultérieurs l'ont largement vengé. Qu'il ait confiance dans l'avenir : le jour où il entrera à l'Université, il y entrera tête haute, victorieusement.

Du reste il est nécessaire d'infuser un peu de sang jeune à la faculté de philosophie : cette femme stérile appelle un amant vigoureux et non tous ces dégénérés poussifs qui s'acharnent sur son corps sans pouvoir lui faire un agrégé ! Une chaire d'histoire étant devenue libre, on a eu toutes les peines du monde à remplacer le titulaire : enfin M. M. Leclère et Lonchay ont été nommés professeurs. M. Leclère, unique agrégé de la faculté, avait présenté il y a un an environ une thèse sur les rapports entre l'empire et la papauté sous... je ne sais plus qui : nous n'en dirons rien, parce qu'il n'y a rien à en dire ! Quant à M. Lonchay, il est professeur à l'athénée royal de Bruxelles et membre de la Ligue libérale.... n'insistons pas !

D'autre part la faculté a fait une excellente acquisition dans la personne de M. Demoor, à qui la mauvaise volonté de certains « gros bonnets » avait interdit jusqu'ici l'accès aux universités.

Les travaux des étudiants qui suivent les cours pratiques d'histoire organisés par M. M. Vanderkindere et Philippson méritent d'être signalés, particulièrement ceux de M. M. Cattier, Wodon, Bosiers et Franck.

Si nous constatons parmi la jeunesse universitaire une tendance à se dégager des routines, nous devons malheureusement constater chez les vieux l'obstination du pédantisme sectaire et chez nos gouvernants le développement normal de la bêtise officielle: les représentants de la nation (soit disant) ont osé fourrer leurs sales nez dans nos programmes d'enseignement supérieur. Ce ramassis de proprios s'est permis de faire la loi à nos universités! Pesez donc votre cassonade, alignez vos billets de mille francs, mais ne vous mêlez point de choses dont vous ignorez le premier mot et ne vous rendez pas ridicules au vu et au su de tout le monde!

Inutile de dire que les longues délibérations de ces messieurs, leurs amendements et contre-amendements ont engendré une loi informe, monstrueuse à faire éclater de rire les sphinx du désert, une loi dont ses auteurs eux-mêmes n'ont pas saisi un traître mot. Une seule chose m'a semblé claire: c'est que désormais l'Université est fermée aux jeunes filles comme aux élèves sortant de la section professionnelle des athénées, et que le graduat, n'est nullement rétabli puisqu'il suffit d'avoir usé ses culottes un certain nombre d'années sur les bancs d'un collège de prêtres pour être déclaré apte à entreprendre des études supérieures! Aussi un concert de protestations

s'élève-t-il, où percent les sopranos des jeunes vierges et où ronflent les basses des polytechniciens. Allons! M. M. les députés, un peu de courage et bâchez une nouvelle loi!

Cette tyrannie des règlements m'est tellement odieuse que je bénis du plus profond de mon cœur cet excellent M. Van der Rest qui nous a dotés d'une faculté des sciences sociales où les professeurs donnent les cours qu'ils veulent, cours que les élèves suivent librement: point de programmes imprimés sur papier administratif; les étudiants ne viennent point là pour «faire leur position»; il me semble presque qu'on y respire un air plus sain et je vous avouerai que je suis très fier de mon titre d'étudiant en sciences sociales. Le conflit universitaire a permis à la faculté d'affirmer son existence légale au même titre que les autres facultés: elle a nommé deux délégués au comité central des étudiants, et quels délégués! Notre vaillante sœur, mademoiselle Sofia Ioteyko, et Eugène Koettlitz, le sympathique mais loquace escholier.

M. Vandervelde, notre futur Robespierre, a le premier soutenu une thèse devant la faculté et acquis le titre de docteur en sciences sociales.

Cette tendance à créer un enseignement scientifique désintéressé pour les jeunes gens qui n'ont pas pour unique aspiration de devenir capitalistes gagne du terrain de jour en jour: la création de l'institut Solvay en est la preuve. On ne peut qu'applaudir à l'initiative prise par M. Solvay qui permet à l'un de nos plus éminents professeurs, M. Paul Héger, de se consacrer entièrement à la science: il est rare en Belgique de rencontrer des gens qui employent leur fortune à l'émancipation de la science et à la formation d'une race stu-

dieuse qui puisse relever le niveau intellectuel du pays. Des cours spéciaux se rattachent à cet institut et font rayonner à l'extérieur un peu de l'activité universitaire.

Les autres facultés, facultés officielles «où l'on fait sa position», vivent de leur vie monotone: les années se suivent et se ressemblent: il y a toujours de beaux cours où l'on se rend régulièrement et des cours idiots où l'on va le moins possible. Certains étudiants naïfs passent leurs examens; il en est même qui poussent l'ingénuité jusqu'à remporter une distinction quelconque; d'autres se font buser; d'autres enfin ne se présentent même pas, ce qui est une façon habile de résoudre le dilemme: être raflé ou ne pas l'être.

Ici nous remarquons en général une absence totale de vues d'ensemble: on dirige l'étudiant dans une voie déterminée, étroite et parfois tortueuse: mais il ignore si c'est au nord ou au sud de la pensée humaine qu'elle conduit! Il est vrai que les professeurs ne peuvent guère porter la responsabilité de telles erreurs: le gouvernement qui nous impose ses programmes mesquins est le grand coupable. Ce qui prouve que notre université n'est pas aussi *libre* qu'elle voudrait l'être.

La suppression des écoles normales donnera au doctorat en philosophie une importance plus considérable que jadis: aujourd'hui rien n'est encore définitivement constitué: nous ne pourrons apprécier que ultérieurement les résultats de cette réforme. Signalons aussi l'organisation nouvelle des doctorats en sciences qui s'inspire des «séminaires» allemands et qui contribuera dans une large part, espérons-le, à favoriser le jeune mouvement scientifique. Elle a ouvert les portes de l'Université à de nouveaux professeurs d'une valeur réelle:

M. Lameere, précité, et M. Francotte qui s'est fait connaître par sa thèse sur le troisième œil des reptiles.

Sans vouloir les assimiler complètement au mouvement scientifique, nous croyons bon d'indiquer les travaux des cercles où les étudiants échangent leurs idées et se transmettent les résultats de leurs recherches personnelles.

Le *Cercle universitaire* a repris une belle vitalité : le nombre de ses membres augmente considérablement et chaque lundi des conférences s'y donnent sur les sujets les plus variés.

Le *Cercle de Criminologie* a également recommencé ses travaux: il ne se compose pas d'assassins comme son nom le ferait supposer, mais de braves jeunes gens très pacifiques qui passent leur temps à analyser les œuvres de Lombroso et autres pifferari de cette espèce.

Le *Cercle des Etudiants socialistes* est en pleine activité: les cours populaires qu'il a organisés pour l'instruction des ouvriers, le congrès des étudiants socialistes qu'il a réunis à Bruxelles à la fin de l'année dernière, le prouvent abondamment.

Il n'est pas jusqu'aux étudiants de philosophie qui n'aient aujourd'hui leur cercle, fondé par l'intelligente initiative de l'ami Vermeylen, cercle où l'on discute de « omni resicibili et quibusdam aliis » avec un sérieux imperturbable.

*
**

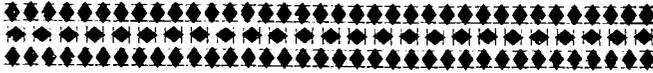
Encore un mot pour conclure.

Un mouvement se déclare dans la jeunesse universitaire qui l'entraîne à affirmer sa personnalité, à se dégager de tout dogmatisme, à marcher délibérément dans la voie de la science libre. Les idées nouvelles s'imposent : la méthode vraie, la méthode expérimentale, triomphe et mettra fin aux errements théologiques et métaphysiques ;

le socialisme fait des progrès foudroyants : à la jeune génération de comprendre la puissance de ce flux et de se porter en avant. Cet espoir n'est pas anticipé, croyons-nous: les derniers événements le font présumer.

Et maintenant, camarades, sus à l'assaut de toutes les tyrannies physiques ou morales: à l'assaut de la métaphy-
que et de la religion, à l'assaut des doctrinaires et des philistins: une aube de victoire nous guide!





LES CERCLES ÉTUDIANTESQUES.

I. Fédération des Cercles de l'Université libre et de l'école vétérinaire

(fondée en 1890)

PELTIER, président.

DELAY, vice-président.

TONNEAU, secrétaire.

PIÉRART, secrétaire-adjoint.

HERMAN, trésorier.

ANDRÉ, assesseur.

DOLHEN, assesseur.

Local : Au chevalier marin, boulev. Anspach, 1.

II. Cercle universitaire

(fondé en 1887)

DEBROUCKÈRE, président.

BORDET, vice-président.

DWELSHAUVERS, secrétaire.
 VERMEYLEN, secrétaire-adjoint.
 VINCK, trésorier.
 GODENIR, délégué.

Local : A la Bouteille de Brabant, Cantersteen.

—

III. Cercle de Crimin^ologie

(fondé en 1890)

JASPAR, président.
 BERGÉ, secrétaire.
 NYSSENS, secrétaire-adjoint.

—

IV. Cercle des Douze

R. I. P.

—

V. La Conférence

(fondée en 1889)

LEVÊQUE, président.
 DELSAUX, secrétaire.

Local : Salle Malibran, Chaussée d'Ixelles.

—

VI. Cercle des Etudiants socialistes

(fondé en 1889)

VANDERVELDE, secrétaire.
 KÆTTLITZ, secrétaire-adjoint.
 DEBROUCKÈRE, trésorier.

Local : Maison du Peuple, rue de Bavière.

—

**VII. Vooruitstrevende Studentenkring
„Geen Taal geen Vrijheid”**

(Fondé en 1880)

WILLEMS, président.

MULLE, secrétaire.

WAERSEGERS, secrétaire-adjoint.

VERBEECK, trésorier.

ANTHEUNIS, bibliothécaire.

Local: Oude beurs, Grand' Place.

—

**VIII. Union musicale
universitaire et vétérinaire**

(Fondée en 1890)

MÉLANT, président d'honneur.

MICHELS, chef de musique.

COURTOY, président.

GOFFIN, vice-président.

MACORS, secrétaire.

QUINET, secrétaire-adjoint.

GUYOT, trésorier.

HARONDAR, commissaire.

Local: A la Croix de Fer, Rue des Bouchers.

—

IX. Symphonie universitaire

Fondée en 1889)

DELUYCK, président.

LE CLERQ, chef d'orchestre.
 LEVÉQUE, secrétaire-trésorier.
 PARDON, commissaire.
 LOR, commissaire.

Local: A la Croix de Fer, Grand' Place.

X. Union des Etudiants en Philosophie

(Fondée en 1890)

VERMEYLEN, président.
 HAVERMANS, vice-président.
 DURANT, secrétaire.
 HIRSCH, secrétaire-adjoint.
 G. BOËL, trésorier.
 VANDERHEYDEN, bibliothécaire.
 STEINMETZ, questeur.

Local: A la Bouteille de Brabant, Cantersteen.

XI Cercle Polytechnique

(Fondé en 1884)

CAMBIER, secrétaire.
 TRAVAILLEUR, trésorier.
 L. BOEL, assesseur.
 CAMPION, assesseur.
 STERN, assesseur.
 LEBRUN, bibliothécaire.

Local: Au Chevalier Marin, Boulevard Anspach, 1

XII. Cercle des Sciences

(fondé en 1890)

DOLHEN, président.

PUTSAGE, vice-président.

PAGONIS, trésorier.

JACQUET, secrétaire.

SIMOENS, secrétaire-adjoint.

Local: A la Croix de Fer, Grand Place.

XIII. Cercle des Hôpitaux civils

(Son origine est perdue dans la nuit des temps.

Une tradition rapporte qu'il fut fondé en 1849)

LÈBŒUF, président.

P. VANDERVELDE, secrétaire.

VANDERLINDEN, trésorier.

Local: A la Barre de Fer, rue Haute.

XIV. Le Grand Sympathique

(fondé en 1890)

PIERART, président.

HERMAN, vice-président.

DEROUBAIX, secrétaire.

PLEYN, secrétaire-adjoint.

BRANQUART, trésorier.

BUREAU, secrétaire.

DECROLY, secrétaire-adjoint.

Local: A Rome, rue de l'Amigo.

—

XV. Cercle Borain

(fondé — pour la première fois — en 1885)

DERVEAU, président.

TONNEAU, secrétaire.

DAUBRESSE, trésorier.

Local: Chez Blairon, boulevard Jamar, 5.

—

XVI. Antwerpsche Studentenkring — Cercle Universitaire anversoïis —

(fondé en 1889)

HERMAN, président.

WEYLER, vice-président

MULDER, secrétaire.

STRADLING, commissaire.

DESWERT, »

ANTOINE, »

MALCHAIR, »

STRADLING, bibliothécaire.

AERTS, porte-drapeau.

Local: Taverne anversoïse, avenue de Keyzer, Anvers.

XVII. Société libérale des Etudiants Ixellois.

(fondée en 1885)

PELTIER, président.

LEGRAND, vice-président.

DERASSE, secrétaire.

QUINET, secrétaire-adjoint.

JACQUET, trésorier.

LABENNE, commissaire.

JAMOTTE, commissaire.

Local : Au Coq, 185, Chaussée d'Ixelles.

**XVIII. Union des Etudiants libéraux
de St Josse-Ten-Noode.**

(fondée en 1887)

BORMANS, président.

DUYSÈNS, vice-président.

DUFORT, secrétaire.

TIRIFAYS, trésorier.

LACROIX, commissaire.

Local : A l'Etoile, 18, Chaussée de Louvain.

XIX. Cercle des Etudiants libéraux Namurois.

(fondé en 1890)

CAPELLE, président.

DELHAIZE, vice-président.

GAINAUX, secrétaire.
 DUFORT, trésorier.
 DE GRAEF, commissaire.
 HORMANN, pompier.

Local : A la Croix de Fer, rue des Bouchers.

—
XX. Cercle des Etudiants Montois.

SOHIER, président.
 HOYAUX, secrétaire.
 G. JOURET, trésorier.
 CAREZ, porte-drapeau.
 DUPUIS, bibliothécaire.
 LEMONNIER, cornifère

—
XXI. Cercle des Chimaciens

(fondé en ????)

CORBIAUX, président.
 GÉRARD, vice-président.
 BERTRAND, secrétaire.
 GUÉRIN, trésorier.
 LORENT, commissaire.

Local ; Chez Becquevort, Chaussée de Wavre, 27.

XXII. Cercle des Nébuleux

?

XXIII. Eclampsic-Club

(fondé en 1889)

CERCLE ANARCHISTE ET JE-M'-EN-FOU-
TISTE

Dépourvu de Comité.

*Le local est souvent au « Ballon, » Cantersteen***XXIV. Engueul-Club**

(fondé en 1889)

PELTIER, président

DERASSE, vice-président

DEROUBAIX, secrétaire

GOFFIN, secrétaire

SCHUMACKER, trésorier

*Local : Chez Becquevort, Chaussée de Wavre, 27.***XXV. Capotoso-Club**

(fondé en 1889)

PLEYN, président

SCHEUREN, vice-président

KREMER, secrétaire

SERGEYS, trésorier

*Local : Au ballon, Cantersteen. De 10 h. du soir à 2 h.
du matin, il se déplace. Se trouve parfois vers 3 h.*

du matin chez Pletinckx, rue de l'Amigo.

XX. Cercle des Mucilagineux

(fondé en 1879)

BOUTON, président.

LATHENE, vice-président.

E. DELCOURT, secrétaire.

A. DELCOURT, trésorier.

VAN CAMPENHOUT, commissaire.

ACCARAIN, commissaire.

Local Problématique

XXI. Schwartz-club

CERCLE OCCULTE, INVISIBLE A L'UNIVERSITÉ

XXII. Garcapi-club

(fondé en 1890)

GARNIR, président, vice-président, secrétaire, trésorier,
secrétaire-adjoint.

MONCAPI, «membres».

*Local vague. Chez tous les mastrocs de l'agglomération en
général, et au chevalier marin en particulier.*

Ce Cercle étant très-peu connu du vulgaire, nous lui consacrons une note spéciale. le nombre de ses membres est limité à deux. Il a plusieurs buts, 1° établir de bonnes relations de confraternité entre le président et le 'Membre,,.

2° trouver parmi les mélanges hétérogènes de liqueurs alcooliques ceux qui sont à la fois le plus agréables au goût et le plus hygiéniques (les esprits curieux trouveront à ce propos des détails intéressants dans le "journal des étudiants", no du 20 juin 90)

3° créer une caisse de secours destinée à l'achat des drogues pharmaceutiques que nécessitent les tribulations de la vie d'étudiant.

4° réagir contre l'arogance sacerdotale qui tend à saper par la base l'édifice que le congrès a élevé et qui s'élèvera encore.

5° organiser des fêtes garcapiques. Pour y être invité, il faut avoir fait au moins trois ans d'université, verser une caution de 10 francs pour la casse éventuelle, être en puissance de maîtresse âgée de moins de 22 ans, et avoir fait insérer un article à succès dans le "journal des Etudiants", la 4^e fête du Garcapi-club aura lieu à la fin de février).





PIERROT ARGONAUTE.

Per amica silentia lunæ.

Dans sa barque blanche, à la brune,
Pierrot de Bergame est assis,
Voguant sur les flots adoucis,
Au doux silence de la lune.

Il fuit notre terre importune -
Pour les bleus pays indécis,
Et ce songe et cette fortune
Dissipent ses anciens soucis,

Tandis qu'il vient, avec les ombres,
Sur les berceuses vagues sombres
Un lointain parfum de rosiers;

Et qu'à ses yeux extasiés
S'ouvrent, dans le frisson des voiles,
Comme des phares — les Etoiles!





SONNET.

Dans de longs voiles fins de gaze,
Semés de fleurs, aux plis raidis,
Transparaissaient, divins d'extase,
Les vagues yeux bleus agrandis;

Et dans sa nuque aux boucles blondes,
Que le soleil nimbait encor,
Dans la transparence des blondes
Passaient comme des reflets d'or.

Des feuillaisons jonchaient sa route.
Elle était pure, et blanche et toute
Virginale comme un beau lys,

Sainte, avec des poses étranges;
Son souffle aux neiges de jadis
Ensommeillait le vol des anges.

PAUL FLORENTIN.

Pseudonymo



FRAGMENT

de

„LA VIE IMPOSSIBLE”

Maurice revenait de l'Université, un matin de décembre. Un froid humide imprégnait l'air, pénétrant, imbibant les vêtements, glissant jusqu'aux chairs sa viscosité glacée.

Le brouillard s'immobilisait opaque, les longues files d'arbres de l'avenue, squelettes roides où les gouttes d'eau stillaient lentement et se figeaient prises par la gelée, scintillantes tout à coup, s'enfonçaient dans la buée grise, plus vagues, plus indécises de rang en rang. A droite et à gauche, les maisons irrégulières à peine gazées de brume décroissaient là-bas, leurs contours s'estompant graduellement jusqu'à se résorber dans la vapeur.

A mesure que Maurice marchait, il voyait naître du nuage des ombres atones, fonçant à peine l'uniforme grisaille, puis dessinant une forme humaine, puis se marquant de couleurs floues, puis surgissant nettes enfin, le frôlant, pour se perdre de nouveau dans le brouillard. Ombres douloureuses qui lui semblaient lutter pour percer la masse intangible de vapeur, ombres nimbées d'un nimbe de tris

tesse.

Les passants emmitouffés de fourrures ou de châles marchaient d'un pas hâtif presque silencieux, le bruit s'amortissant dans cette atmosphère saturée d'eau.

Midi ne trouvait point de ses rayons la brume plus dense d'instant en instant.

Les flocons cotonneux de vapeur se serraient, se réunissaient, se confondaient, formaient une masse compacte, lourde, bitumeuse, laissant suinter un jour lugubre comme d'un soupirail de cave. Le champ de vision se rétrécissait encore, et de tous côtés un mur de brume arrêtait les regards.

L'air à peine translucide, la boue marbrant les dalles des trottoirs, la terre gluante, tout suait le spleen. Et ce gris impitoyable où se noyaient les couleurs, ce gris obstiné où le regard s'enfonçait partout, donnait des hantises de suicide.

Cette atmosphère d'agonie oppressait Maurice, cette voûte de brouillard surbaissée l'accablait, elle s'appesantissait sur lui, il étouffait! Il se croyait enfermé dans une prison de vapeur; il marchait à pas précipités pour s'évader à l'air libre, pour aspirer les larges bouffées du vent.

Mais la cellule le suivait impitoyablement: il l'emportait avec lui, et toujours et toujours à la même distance s'arrondissait la paroi. Cette obsession, qu'il était irrémédiablement captif, le torturait. Sa pensée, écrasée elle aussi comme martyrisée par un cercle de fer, sa pensée se formait péniblement, les idées surgissaient en lui sans lien logique; avec de douloureux efforts il les coordonnait, il raisonnait, il arrêtait les images, les fixait solidement en son esprit; et un instant après, elles l'abandonnaient de nouveau, fugaces, insaisissables.

La vie lui apparaissait semblable à ce jour d'hiver, hu-

mide et froide, embuée d'un brouillard dense où jamais ne rayonnait le soleil fougueux des midis, éclairée d'une lumière livide et molle, avec de mauvais reflets d'absinthe transsudés; des ombres s'y promenaient vagues avec des gestes lents et brumeux de fantômes indifférents, qui prononçaient des paroles vaines d'une voix atone....

Ces idées roulaient dans sa tête, confuses, se heurtant, ébranlant de leur choc son cerveau lassé, retombant, le laissant dans un état de stupeur inconsciente, dans une impuissance complète de réfléchir. Il sentait le brouillard le pénétrer, tendre un voile sur sa pensée obscurcie, imbibier ses tissus, et les imperceptibles gouttelettes d'eau toujours en mouvement s'évaporant, revenant liquides s'attacher à sa chair, s'endosmoser à travers la peau, se répandre dans son sang appauvri qui coulait plus clair, plus fluide.... Et le jour durant, cette pénible impression persista, apportant un indéfinissable malaise, une torpeur flasque, au besoin d'assoupissement général qui interdit à Maurice tout travail soutenu.....

JACQUES MESNIL.





VERS LA MORT

Le printemps n'a duré qu'un jour;
Les fleurs sont mortes une à unes,
Mortes, jusqu'au rayon de lune
Qui baisait le jardin d'amour.

Et c'est pourquoi, de sa fenêtre
Close à jamais par les hivers,
Il regarde au loin disparaître,
L'un après l'autre, les hiers.

Les yeux, fermés à la lumière,
Ne s'ouvrent plus qu'en autrefois,
Et ses mains crispent vers la terre
Le geste pâle de leurs doigts.

Et dans sa solitude aimée
Il ne vit plus qu'en souvenir;
Et sa chaumière s'est fermée:
Plus personne ne doit venir.

Mais il attend qu'un soir suprême
Où soufflera le vent du Nord,
La main mystérieuse et blême
Entr'ouvre la porte à la mort.

GRÉGOIRE LE ROY.



L'ARRIVÉE DES GALIOTES

— —

O terre des Flamands! Riches échevinages,
Où, des horizons d'or, les superbes vaisseaux
Accouraient, pavillons déployés sur les eaux,
Comme de grands pétrels batailleurs et sauvages!

Ils entraient dans l'Escaut en trainant leurs sillages
Ainsi que des manteaux d'empereurs étrangers,
Et gardaient dans leurs flancs monstrueux et chargés
Tout un ruissellement de luxueux pillages.

Les Armateurs, portant la cape ou le mantel,
Regardaient s'épancher de ces vieilles carènes
Les bijoux mordorés des îles incertaines,

Les étoffes d'azur, les encens et les myrrhes,
Dont les parfums, mêlés dans le fond des navires,
Parlaient de Calicut ou de Coromandel.

LÉON HENNEBICQ



ITE, MISSA EST !

La nuit était venue aux sommets du Calvaire,
Et l'ombre frissonnait. Des pourpres, débordant,
Coulaient sur les panneaux fermés de l'occident,
Et dans la plaine errait un râle solitaire.

Le vent des horizons charriait des blasphèmes,
Des fleurs psalmodiaient leurs touchantes pitiés,
Et l'ombre frissonnait. Des Phariséens blêmes
Allaient crier leur joie aux bouges des quartiers.

Le peuple et les soldats regagnaient les murailles,
On entendait sonner le buccin des batailles
Et gémir le psaltérion mélodieux.

Tandis que, murmurant le pardon de leurs crimes,
Le Prophète voyait s'en aller aux abîmes
Le grand écroulement des Hommes et des Dieux!

LÉON HENNEBICQ.



LITTÉRATURE INDUSTRIELLE

— — —
Notes d'un Métallurgiste.
—

I. — KRUPP.

Dominant la cité, vit un monde de cheminées massives. Le sol tremble sous l'effort d'un travail sourd, violent. Dans l'essoufflement des machines pressées, les métaux se triturent; des pilons gigantesques écrasent en miettes et réduisent les lingots énormes, — et les soupapes poussent de longs hurlements...

Travail de volcan perpétré dans cette immense et mystérieuse enceinte si difficilement accessible! L'acier en fusion coule comme une lave ardente, et les grosses fumées noires s'amassent sur le ciel en nuages sombres, comme si l'usine colossale fabriquait des orages.

Le soir, il apparaît grandiose, cet enfer que les machines puissantes, comme des cyclopes enchaînés à la tâche, secouent d'une trépidation rageuse. Un incendie énorme fait flamber les environs. Les fours crachent du feu, les cheminées lâchent des fumées rouges, la vapeur siffle, et le vaste flambloiment des fonderies illumine le ciel, embrase l'espace. Les métaux colorent diversement les gran-

des flammes qui se dardent dans l'air comme des chimères de feu s'envolant des creusets de cette alchimie. Les flammèches multicolores dispersent dans l'espace, en folle profusion, d'imaginaires pierreries et dressent — grandeur tragique — l'apothéose de l'industrie au lieu des éblouissantes féeries persanes somptueusement retracées dans les *Poèmes saturniens* de Verlaine.

Quand, dans le soir, les gueulards braséants éparpillent ces bouquets d'étincelles de toutes couleurs — comme une pluie magique de saphirs, d'émeraudes, de topazes, de diamants, de rubis — il semble que c'est cette formidable usine qui lance les étoiles dans le ciel — devant l'ébahissement blafard de la lune stupéfiée.

Essen.

II. LA RUHR,

Le long de la Ruhr, en la vallée de fer et de charbon, et par la belle saison automnale des grandes courses et des excursions, on s'en donne ferme et encore des bonnes marches et des étapes éreintantes après lesquelles l'omelette au lard et le lit d'auberge semblent des inventions de paradis.

Et quel décor d'attirantes merveilles dans ce jaunissement de l'automne — épanouissement d'une maturité plantureuse! L'ardente richesse du paysage a d'étonnante intensités, des colorations follement belles. Le soleil, las de son été laborieux, se presse un peu et se couche tôt, trahissant dans un tressaillement de vapeurs les premiers frissons de froid... Emouvante fin de belle saison, heures silencieusement méditatives, et, comme dit le chanteur:

Temps mélancolique d'automne,
 J'adore pour me souvenir
 Ton jour pâliissant qui s'étonne
 De voir le soir sitôt venir.

D'un regard perdu, j'aime à suivre
 Le vol pensif de mes regrets
 Vers les couchants rayant de cuivre
 La chevelure des forêts.

Le long de la Ruhr nous suivions les capricieux détours de la rivière dont les digues de pierres blanches semblent un corset rigide la serrant droite, cette rivière espiègle, folle et gaminante, peu soucieuse de l'importance de son rôle économique dans le labour environnant

Ce coin de pays allemand a sa très spéciale coquette-ric. Les collines molles sont couvertes de bois où il y a du rouge et de l'or à profusion. Des guinguettes défleuries se dessinent, avec l'appel de leurs enseignes, sur le bleu des lointains—un bleu exquis de tendresse dans la mélancolique résignation des charmilles qui se dépouillent. Le vent emporte des feuilles rousses; et, par les champs labourés, s'en vont, d'un grand pas régulier, les semeurs impassibles, effarouchant de longues bandes de corbeaux dont le vol lourd s'élève paisiblement.

Mais cette campagne de la Westphalie a des surprises, de rapides changements de décor. Vite, on arrive dans la région du travail, où s'époumonne une industrie active moins noire que dans le bassin carolorégien.

Un mouvement incessant anime ce pays occupé par des armées de grosses cheminées qui fument sans repos. Des trains de marchandises rampent, pesamment; les transports aériens tendent des câbles sur routes et champs;

les charrettes cahotent sur les chemins gris, chargées de laitier, et défilent devant les interminables cités ouvrières qu'casernent la vie des travailleurs allemands. Or, les boisifauves font bien étrange figure dans ce pays que l'industrie taille, rogne, défonce; des excavations de carrières s'ouvrent béantes immensément; des fours flambe, et des briqueteries allument des joies rouges sur le gris de la poussière.

Et, malgré tout, têtue et tenace, la contrée conserve son paysage romantique; c'est toujours l'Allemagne moyen-âgeuse avec son caractère vieux bourgeois; le gothique entêté persiste dans ces régions germaniques où l'on rêve de burls à créneaux et de clair de lune. Dans ce décor de vieux drame, la modernité de l'industrie travailleuse paraît dépaysée, mal à sa place. Avec une penaude gaucherie, les grosses usines confuses semblent s'en excuser et demander véritablement pardon de devoir accomplir cette noire besogne.

Bochum

JAMES VANDRUNEN.





SONNETS DAMNÉS

I

Je sais que je poursuis un rêve inaccessible,
Que mon fol Idéal, je ne l'étreindrai pas,
Et que j'irai, damné d'amour, vers le trépas,
Pour avoir désiré d'un désir invincible.

Amis, vous jouirez de la paix impassible,
Vous serez les gavés éternels du repas,
Et vous vous repâtrez goulûment des appas
De la chair savoureuse et du baiser possible.

Mais moi, je cherche en vain une aube de bonheur.
Et je vis affamé d'un infini, glaneur
De pourpre vespérale et de nuit étoilée.

Les astres sont pour moi les seuls regards d'amour,
Et la Nuit est l'amante ardente et long-voilée
Qui vient fidèlement au rendez-vous, toujours!



I I

C'est la Chair cependant que je cherche, la chair
Ferme et douce, bombant des dos, des seins lubriques
Et faisant resplendir de flamboîments féériques
La Luxure, flambeau des grands damnés d'Enfer!

La Chair! car je ne crois qu'en elle! Que me sert
Un pur serment d'amour? Ils sont froids, les mystiques
Regards des saints de marbre et des saintes gothiques!
Mon désir est plus grand qu'un infini de mer!

Mon désir est plus chaud que l'acier qui ruisselle,
Que le feu dévorant d'où jaillit l'étincelle:
Moi-même, ce désir, je ne le connais pas!

Car je veux l'Inouï, la volupté superbe,
Et le mol abandon, et le sang des combats:
Quelque chose à la fois de mielleux et d'acerbe!



I I I

Les couples, tendrement, au clair obscur des soirs,
S'en vont à petits pas vers les lointains d'opale,
Où les derniers rayons font un voile d'or pâle
Dissipé quand la nuit neige ses flocons noirs.

Je les contemple, triste, et les grands ostensoirs
Qui balancent au ciel leur lueur sépulcrale
Eclairent la chapelle ardente et vespérale
Où dorment les soucis, les rêves, les espoirs.

Et je les suis là-bas, et ma pensée errante
Parmi le rêve, a la vision délirante
De chairs communiant et d'éternels baisers.

Je fuis l'obsession des pays nostalgiques,
Mais il passe toujours des couples enlacés,
Et toujours je revois les horizons magiques.



I V

Sont-ils heureux? Les yeux trompent-ils? Les regards
Ont-il de ces éclairs que nul plaisir n'allume?
La bouche où le désir bave à plein son écume,
La chair frôlant la chair de ses baisers hagards,

Les garces s'accolant au corps suant des gars
En des spasmes de fer rougi sur une enclume,
L'amour fauve, l'amour rugissant qui consume,
Tout cela ment-il donc et n'est-ce que vains fards?

Non! ils s'aiment vraiment, les amoureux, ils s'aiment!
Dans l'éclat des printemps les abeilles s'essaient
Et la nature entière a des souffles brûlants.

La volupté les frôle une minute brève,
Sans laisser d'amertume à leurs nerfs pantelants:
Mais moi je ne sais pas cet infini de rêve!



V

Ce qui vainc dans mon cœur la volonté d'amour,
Ce qui ramène en moi la hantise de l'heure,
Qui, toujours souhaitée ardemment, toujours leurre,
Ce qui me crie aussi : jouis! le temps est court!

Ce qui laisse peser sur mon front le spleen lourd,
Ce qui donne un espoir de fortune meilleure,
Ce qui tourmente, rit, délire, hurle et pleure,
Ce qui clame des mots que brise l'écho sourd,

Ce qui verse à ma bouche une liqueur amère,
Ce qui devant mes yeux fait luire une chimère
Livrant à mes baisers son corps d'ombre spectral,

Ce qui roule en mon sang une rage insensée,
Me brise de désirs, me tuera d'idéal,
N'est-ce point ce bourreau de ma chair : la Pensée?



V I

Amis, vous embrassez des cadavres de femmes
Que les spasmes d'aimer ne galvanisent plus,
Des chairs que gonflent seuls le flux et le reflux
Des accouplements, au fond d'alcôves infâmes.

Acteurs ivres de noirs et vertigineux drames,
Vous imprégnez ces corps de baisers superflus;
En vain vous murmurez des mots fervents d'élus,
En vain ces mots ont des douceurs d'épithalames:

Vous n'étreignez dans vos assauts que des putains
Qui vêtiront tantôt leurs ignobles satins
Pour se donner encor, viande qu'on loue à l'heure!

C'est pourquoi je me tiens si loin de vos gaités
De débauche mesquine et froide, et que je pleure
Quand le dégoût me prend de vos yeux hébétés.



VII

LE SPHINX

(Frontispice des «Diaboliques»)

Il est couché, le Sphinx immobile,—sans fin.
Ses yeux où rien ne vit, ses calmes yeux de pierre
Fixent je ne sais quel lointain, où la Prière
N'ouvre pas son grand vol pieux de séraphin.

Car le Diable en dandy, habit noir, soulier fin,
Monocle à l'œil, se plonge en sa pensée altière,
Tandis qu'au cou du Sphinx se suspend, nue et fière,
La femme, la beauté, la chair, dont l'homme a faim.

Elle aussi contemple un infini; son visage
Est pareil à celui du Sphinx, vainqueur de l'âge:
Mais un mauvais sourire allume ses regards.

Et la perversité saigne à ce corps cynique
Qui connaît des plaisirs cachés, fougueux, hagards.....
Oui! voilà l'Idéal — cruel et satanique!



VIII

A M^elle ***

Vous avez un regard si profond et si noir,
Mademoiselle, et vous jouez de la prune
A l'espagnole, tant qu'une fièvre charnelle
Me brûle et que je sens l'impérieux vouloir.

Vous avez un front pâle, aube de nonchaloir,
Où la volupté laisse une marque éternelle;
En vous ne germe point la douceur maternelle,
Mais le cynique orgueil du vice sans espoir.

Aussi quand dans vos yeux mes yeux plongent, mon rêve
Me fait vivre avec vous cette minute brève
D'oubli, dans la fureur des spasmes bondissant.

Tandis que loin de moi l'illusion me berce
Et me montre vos seins délicats frémissant,
Je songe au corps superbe et nu de la Perverse.



IX

Quand tant de passions ont déchiré mon être,
J'aspire aux longs repos, aux ombres sans réveil,
Aux nuits que ne dissipe aucun rouge soleil
Eclatant en l'ampleur du jour qui vient de naître.

J'aspire aux Paradis que nul n'ose connaître,
Aux délices sans fin d'un écrasant sommeil,
Au Terme, quel qu'il soit, ténébreux ou vermeil,
Aux sépulcres où rien de vivant ne pénètre.

Las de mon cœur qui bat à coup précipités,
Las de mes nerfs tendus, vibrants, surexcités,
Las de ma force usée à la lutte rebelle,

Las de cette impuissance, ô femme, où tu traînas
Ma volonté, priant, balbutiant, j'appelle
L'anéantissement dernier des Nirvânas!



X

Le besoin me reprend de vivre, vivre encor,
De passer des jours sans repos, des nuits fiévreuses,
De goûter le venin des lèvres amoureuses
Et de saigner ma chair sous le spasme qui tord.

Etre est un incessant et douloureux effort:
Et sous le vol fatal des ailes ténébreuses,
Les soirs où les vapeurs se traînent, langoureuses,
La paix existe-t-elle au delà de la mort?

Ici-bas, c'est la loi cruelle, ô ma pensée :
Cette soif du néant dernier est insensée.
Fille de la matière en proie au mouvement,

Qu'importent les souhaits, les plaintes esseulées,
Les désespoirs ? Il faut souffrir infiniment
L'éternel revenir des heures en allées.

JACQUES MESNIL.

Juillet-Août 1890





FLEURS MALADES

à Xavier Carlier

— PROSE CHANTALE —

Très frêles, des souvenirs — ailes fanées de parfums—son venus mollement en mon âme épandre les douleurs d'autrefois — souvenirs vieillis et ternis aux douleurs du doute.

Et devant ces lettres d'inquiète passion, j'ai senti, au lointain de mon pâle et persévérant amour, revivre les émotions d'antan, si troublantes en leur singulier et insinuatif renouveau.

Las et morne, dans un nimbe de silence, froissé d'un lent soupir, l'image de la Presqu'Inconnue passe, passe au delà de mes impressions odorant d'un baiser senti naguère en un rêve ma tristesse indolente,

. . . . Ses lettres d'âme d'où s'élèvent un écho — si

faible encore ! — d'amour, et le soupir d'un désir — combien doux et grêle ! — me hantent de la volupté sourde de leurs parfums éternels. —

Oh ! le mal d'écrire le mal de son âme, très seul dans la solitude du soir, très seul, tandis que, là-bas, très seule, très seule aussi, en l'immensité de l'espace, une cloche sanglotte, sanglotte très seule. . . .

Et la Presqu'Inconnue et moi — tous deux aimés d'un regard, lointainement tous deux nous nous aimions d'instinct ; tous deux très seuls, si seuls, nous songions.

Au loin, très seule, seule l'heure pleure. . . .

Ses lettres, pourquoi ces souvenirs malades et rongersu en mon cœur ? Pourquoi l'image une fois entrevue toujours obsédante ?

Oh ! le mal, le mal d'écrire le mal de son âme ! —

Elle trône et triomphe, la Presqu'Inconnue, en mon cœur : cathédrale mystique aux profanes, où chante à ses pieds d'ange pur l'adoration grisante du silence affaibli.

Très seul — bien seul — dans le mystère de mon rêve, je revois le blème autel de mon amour passé — et peut-être là-bas, dans la lourde volupté de sa chambre, elle, elle aussi renouvelle les fleurs roses, les fleurs lyliales dans le vase ébréché de sa passion ternie.

Seul — seul. . . .

Oh ! le mal d'écrire le mal de son âme lointaine quand en soi tressaille le souvenir de la Presqu'Inconnue, de

la toujours Aimée. . . .

Au loin, très seule — très seule l'heure pleure. . . .

FERNAND ROUSSEL.





LETTRE A HORATIO.

Tu verras quelle reine ont subi mes pensers;
Tu verras sa fierté d'enfant, ses yeux baissés,
Et son silence, et sa tristesse, et son sourire,
Et tout ce que des mots voudraient en vain te dire!

Et quand tu la verras, certes, tu pleureras.

Car je tremble pour elle à chacun de ses pas:
« Oh! lui dis-je, gardez vos forces défaillantes
Des pierres sans pitié dont sont faites mes sentes!
Pour y mener un peu ma pâle et frêle sœur,
Que n'avais-je un gazon docile à sa douceur,
Et qui n'eût pas froissé ses pieds de nouveau-né!»
Et la vierge sourit, comme une sœur ainée,
Mais avec un si tendre et si triste regard
Qu'il semble dire: « Hélas! enfant qu'il est donc tard!
Pour fouler ce gazon, que votre sœur est lasse! »
Et ces yeux douloureux semblent me rendre grâce,
Mais je meurs du secret qu'ils n'ont pu me céler.

J'ai beau flatter son mal avec ce doux parler
Que ne veut plus comprendre une âme qui s'exhale,
« Ma sœur, ma bonne sœur! Serez-vous toujours pâle?
Ou verrai-je un printemps fleurir votre langueur? »
J'entends au fond de moi se récrier mon cœur:
« Mais je t'aimerais moins, si tu n'étais si frêle! »

Tout ce qui doit la perdre est ce que j'aime en elle.
Quel charme est la tristesse, et quel philtre est la mort?
Car elle est faible et triste, et n'a que ce trésor.
Ah! pour me la briser c'est trop d'une parole!
Ne lui parle pas! Laisse à l'ombre qui l'étirole
Une fleur des grands bois que flétrirait le jour!

De combien de pitié se mêle un tel amour?
J'en veux pour seuls témoins tes yeux qui l'auront vue.
Mais souviens-toi de moi, devant cette inconnue!
Songe à moi, songe à nous, et songe à nos biens;
Fais-lui doux des regards qui ne sont pas les miens.

FERNAND SEVERIN.

Extrait du Don d'Enfance.



SONNET

Pour Elle.

Ton corps a la pâleur des grands marbres antiques
Que d'éternels sculpteurs ont taillés fièrement.
Tes mains fines, tes mains ont les gestes mystiques
De saintes sans souillure à leur pur vêtement.

Tes yeux ont des douceurs d'amour inexprimables
Où se noient à jamais mes longs regards ravis;
Tes lèvres ont prèdit d'immuables vocables;
Ton àme a la langueur des dèsiis assouvis.

Et mon cœur, et mon àme — ô mon àme affaiblie.
Vers Toi, l'Idole, vont, en un cortège las,
Chercher l'adouçissant dictame de la vie;

Et mes yeux en les tiens vont noyer leurs tristesses,
Car sur les horizons plane le chant des glas,
Et prendre de tes yeux d'extatiques ivresses.



I N C O N N U E

Laisse errer vers moi tes grands yeux
A travers le voile de gaze,
Et se tendre, en gestes pieux,
Tes mains où songe la topaze,

Tes mains pâles de nonchaloir,
Étends-les, comme pour bénir
D'inutiles rêves d'espoir,
Des rêves bleus de souvenir.

Et tes lèvres roses, tes lèvres,
Tends-les en la suprême extase,
Des baisers, où dorment les fièvres,
Comme des parfums en un vase.

CH. FRAPPART



D É S I L L U S I O N .

A mon Ami Andréi Hodjev.

Je reviens pantelant des charnels corps à corps,
Et comme un Astre éteint dans les cieux impassibles,
Je gis, le cœur navré de Haine et de Remords
En le morne linceul des Rêves impossibles!

Sur le vaisseau flambant des désirs embrasés,
Je cinglais vers le Port des Lèvres éternelles,
Vers le phare des Yeux et des frêles Baisers:
Je suis le Naufragé des tourmentes charnelles.

Déçu par les Baisers, les Lèvres et les Yeux,
Je clame vers la Chair en de sanglants Adieux
Mes Stupres consumés, mes Dégoûts et mes Rages,

Et j'orne mon vaisseau pour les Départs futurs,
Vers les Soleils levants et les Horizons purs,
Sur les flots infinis sans houle et sans orages!

JOSÉ HENNEBICQ.



CONTE
POUR LES PHILOSOPHES.

Oui, monsieur.
(Taine)

— Alors, comment m'aimes-tu? demanda-t-elle.

— Infiniment! dit-il. Et toi?

— Moi, dit-elle, je t'aime d'un amour infini, d'une adoration sans fin.

Le Bon Dieu, poussant la tête hors d'un nuage (ce qui intrigua fort le directeur de l'observatoire d'Uccle) écoutait par hasard les amoureux.

Il grogna tout d'un coup à les entendre parler ainsi; la moutarde montait à son nez céleste.

— Ça finit par m'embêter! Est-ce qu'on a jamais vu? Voilà des gens qui ont à peine cinquante ans à vivre et qui se promettent des choses qui dureront dans l'infini! Mais l'infini! est-ce qu'ils savent seulement ce que c'est?

Minute! ceux-ci vont payer pour les autres....

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le Bon Dieu enleva de terre les deux amoureux par le moyen d'un ascenseur breveté A. M. D. G. (Avec la Marque Du Gouverne-

ment) et les enferma illico dans une chambre secrète du paradis.

Puis, tranquillement, il les interrogea.

— Ayez pas peur; c'est moi le Bon Dieu, si digne de ce nom; je ne suis pas méchant. Demandez moi ce que vous voulez; vous l'aurez, foi de moi!

«Ah! Bon Dieu, nous voulons, dirent les amoureux tremblants, être l'un à l'autre à l'infini.»

— Très bien, vous allez être servis... Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Le Bon Dieu pressa un bouton électrique. Un archange parut.

— Apporte-moi les cases typographiques de mon imprimerie des mandements de carême.

Quand les cases furent rangées devant lui, le Bon Dieu fit de tête un petit calcul que sa puissance divine lui permit de terminer en un clin d'œil et, sans plus tarder, il se mit à retirer des caractères de telle case, à augmenter ceux de telle autre. Mais quelque dextérité qu'il y mit, et tout Bon Dieu qu'il fût, il lui fallut presque un jour entier pour terminer son petit travail.

Les amoureux le regardaient avec ahurissement.

Enfin le Bon Dieu leur montra les cases et daigna parler :

— Il y a ici, leur dit-il avec un sourire bienveillant qui le faisait ressembler à M. Gounod, 12934567 caractères d'imprimerie, c'est-à-dire le nombre exact de lettres typographiques qu'il faut pour composer le texte des œuvres complètes d'Alfred de Musset. Au moyen de ces 12934567 caractères, on peut faire quelques milliards de milliards de milliards de combinaisons. Une de ces combinaisons placera les 12934567 lettres dans un tel

ordre qu'elles formèrent le texte complet des œuvres de Musset. *C'est mathématique.* Voici ce que vous aurez à faire : vous placerez dans un drap de lit tous les caractères; vous les mêlerez et vous les renverserez sur le plancher; vous examinerez alors si la combinaison donne le texte cherché; si ce n'est pas arrivé cette fois là, vous recommencerez. *Vous devez nécessairement, à une lettre près, réussir un jour.*

Le Bon Dieu se moucha et tira sa révérence ; il se retira en fermant la porte après lui et les amoureux l'entendirent mettre les verrous.

De l'autre côté de la porte, il leur cria : — Adorez vous à l'infini : ne vous pressez pas, vous avez le temps !

Et il s'en fut en rigolant comme un bon Bon Dieu qu'il était. Au bout de trois jours, les amoureux n'avaient rien amené qui ressemblât à la combinaison cherchée, Mais comme ils étaient très courageux, ils continuèrent à renverser leur drap de lit avec beaucoup d'entrain.

.
Après 43,762897 milliards de siècles pendant lesquels ils firent des milliards de milliards de milliards. . . . de milliards de combinaisons, les amoureux, qui jetaient toujours les lettres sans se lasser, poussèrent un cri de triomphe. Ils venaient d'amener une suite de mots qu'ils lisaient fiévreusement, penchés sur les caractères : ŒUVRES COMPLÈTES D'ALFRED DE MUS. . . . Malheureusement la lettre qui suivait l'S de MUS. . . . était un W. Inutile de regarder plus loin pour savoir si ça continuait. A quoi bon ? C'était raté ! Ils recommencèrent.

Ils continuent encore à l'heure où nous mettons sous presse.

Le Bon Dieu a promis de leur rendre de temps à autre (tous les trillions d'années) une petite visite et régulièrement, il vient leur souhaiter bonne chance.

Nous joignons aux siens les souhaits de la rédaction. Les amoureux du reste ne se fatiguent pas. Ils savent bien que le jour où ils réussiront *doit* arriver à quelques milliards de siècles près. Mais ce qui les défrise un peu, c'est qu'ils ont calculé que la distance qui les en sépare encore n'est ABSOLUMENT RIEN en présence de l'infini — c'est-à-dire du temps qu'ils ont assigné à leur adoration.

GEORGE GARNIR.





CHANT DE LARMES.

Je voudrais me baigner aux pâleurs du pardon
Qui scintille en l'émail douloureux de tes larmes,
Et, pleurant un appel infini d'abandon
Loin des parfums cruels et si morts de tes charmes,

Après les courts frissons de l'orgueilleux martyr
De mon cœur enivré des voluptés du mal,
M'en aller longuement du désir musical
Que neige sur mon front son douloureux sourire.—

Et triste en sa douceur de Résignation,
J'écouterai faiblir la plainte de ton âme
A la sombre bonté de ma lèvre de flamme.

Mais dans le cri des chairs âpres de passion,
Nous entendrons, hélas! les voix de notre vice
Chanter, en nous pâmant des fièvres du cilice!—



M A I N S P A R D O N N A N T E S.

Faites le geste qui pardonne.
P. Verlaine.

Fine et songeuse main au ciel de mes remords,
Qui m'appris le pardon et l'amour de la vie.
Par l'innocence rose et fraîche des accords
Que tes doigts évoquaient de ton âme bénie.

De ma lente douleur fais naître une musique
Miséricordieuse à mon cœur soupçonneux,
Et mon front, sous ta main souple et mélancolique,
Goûtera la fraîcheur ancienne des aveux.

Oh! que tes doigts un peu pâles d'émotion
Raniment doucement la mort de mon sourire
Et le fasse mirer dans un désir de vivre.

Et ta main blanchira par sa claire onction
Le ténébreux martyr lancinant de mon âme,
Qui pensera renâître en l'âme de la Femme.

FERNAND ROUSSEL



LE RIRE

A mon frère Jacques Mesnil.

Un de ces grands abandonnés
Au riro éternel condamnés
Et qui ne peuvent plus sourire.
CH. BAUDELAIRE.

Loin des jurons grossiers des foules en délire,
Le Poète est debout, calme et majestueux.
Amalgame divin de songe et de satire,
Son âme titanique erre au fond bleu des cieux.

C'est en vain qu'on l'insulte, en vain qu'on le conspue,
Il n'abandonne pas son rêve olympien,
Et passe, indifférent aux clameurs de la rue.
Il les laisse hurler et ne leur répond rien.

S'il abaisse parfois sur la masse grossière
Ses yeux de feu, ses yeux ruisselants de lumière,
En un énorme rire il crache son mépris.

Et ce rire est strident, cruel et satanique.
Puis il reprend son Rêve, et le grand Incompris
Se drape avec fierté dans son péplos antique.



TABLEAU RELIGIEUX.

EN TEINTE DOUCE.

Les ultimes rougeois d'un faible crépuscule
Filtrent leurs rais douteux par les vitraux gothiques,
Mélant leur teinte triste aux clairs-obscurs mystiques.

Sur un vieux Christ blafard, la lampe minuscule
Eprend sa lueur vague en ondes vacillantes,
Et l'on entend grincer des chaises qu'on recule.

Dans la nef immobile errent, formes tremblantes,
Estompant leurs contours qui s'effacent dans l'ombre,
Des vieilles aux pieds lourds traînant leurs marches lentes.

Humblement, à genoux, les pauvres défaillantes
Qui s'en iront demain dans l'Eternité sombre,
Implorent du Sauveur les images dolentes.

GEORGES MESNIL.





VERS POUR UNE ANCIENNE

Or ça, souvenez-vous, très chère,
De nos bons instants de jadis,
Quand l'amour faisait de la terre
Un paradis.

On s'aimait, vivant côte à côte.
S'aimer! C'était délicieux!
Moi, j'adorais, c'était la faute
De vos beaux yeux.

Par le plus joli des dimanches,
Nous allâmes au doux concert
Gratis que sous l'ombre des branches
Le printemps sert.

La mousse était fraîche et très douce,
Le rossignol vint à chanter;
Nous nous assîmes sur la mousse
Pour écouter.

Comme nous étions côte à côte,
Seuls avec les oiseaux chantants...
— Rougissez pas, c'était la faute
Du beau printemps !—

GEO ANGELROTH



LE MAUVAIS LARRON.

Poème.

A Jules Prangey.

PAR la fenêtre bée, Jean Halluc perçut un ciel bleu pâle. Dehors il faisait froid, et le mutisme des choses éveillait le sentiment d'une mystique absconsion des extériorités.... Cette placidité était religieuse, et du ciel descendait un pardon apaisé.... Un aboiement de chien blessa soudain le silence, puis, de plus belle continua le calme clair.

Jean Halluc referma vivement la fenêtre.

Et se promena dans la chambre, songeur, l'âme pétrie de souvenirs. Il vit, collée à la cheminée, une croix noire bien vieille, où un Christ semblait vouloir gigoter avec une expression de tortures intenses. Et il pensa à une vieille histoire que sa grand'mère — froide depuis longtemps — contait à sa famille groupée autour de l'âtre par les soirs glacés d'hiver. Il s'agissait des Trois-Croix, d'un méchant qui, croyant invoquer N. S. Jésus, avait prié un larron, pas même le bon, mon Dieu! Aussi, le lendemain le mécréant avait été trouvé mort.

Soudain l'on frappa à la fenêtre : un son cristallin trembla dans le carreau.

Jean regarda : il ne vit que les arbres qui, squelettes sans chair, se ployaient au passage du vent, et, parmi le paysa-

ge, un bain de lumière douce qu'alanguissait le rythme de quelque angelus tintant,

Et il feuilleta de nouveau l'obituaire de son âme, évoquant un à un tous les parents morts à la peine et se décomposant dans l'eau du cimetière, à l'abri spirituel des croix gravées d'inscriptions. Ces parents, des brutes pour la plupart, des brutes anthropomorphes. Cependant, penser à eux était térébrant, et il était triste, triste, triste....

L'on frappa encore à la fenêtre. Il l'ouvrit.

Encore cette fainéante de Mike, cette paresseuse qui préférerait mendier à travailler, et se contentait d'apitoyer les passants de ses grands yeux noirs. Oh! non Jean ne lui donnerait rien.

— De grâce, Jan!

— Non, va œuvrer, fainéante!

Elle toussa, et sa toux ébranla tellement son corps minable que ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mon père est malade....

— Connu!

Puis, avec une dureté impassible de Flamand, Jean ferma la porte sur l'enfant.

La fille maigre continua son chemin, tandis que Jan songeait. Ne point donner son argent équivaut à le gagner, c'est vrai, mais Mike était malade, et son refus avait été vilain.... Un remords le pourchassait, s'ançrait en lui avec une obsession. En vain voulait-il se détacher de la fixité où se claquemuraient ses pensers. Le regard de Mike le hantait, et son image permanait devant toutes les choses. Au songer de la réponse cruelle et de la navrance de cette enfant, un remord le pourchassait, s'ançrait en lui avec une amère

obsession.

Il sortit.

C'était le soir.

De l'ambiance fruste un alanguir vespéral émanait, tandis que l'horizon prenait l'ensanglantement d'un coucher de soleil. Triomphalement, irradiante patène scindant la gaze des nuages et flaquant des brasillements de minium au milieu de satins pâles et infiniment doux, le soleil descendait derrière un banc de sépia que barbelait l'émergement de quelques arbres pointus.

Les traits des objets s'émooussaient et les prés s'embrumaient d'un voile d'argent. Dans l'humidité amaladissante de ces heures ultimes, dans l'aduste flébilité des ombres figées paressait un alanguir vespéral.

Jean Halluc ambulait sans fin ni but, au hasard des pas. Il sentait monter en lui de douloureuses timeurs qu'activait encore l'effroi des végétations endeuillies. Des ombres indéfinies glissaient sur les herbes, s'échevelaient au moindre vent, et une encre se diluait en un lavis violacé.

Jean se ramentevait toujours l'acte qui lui mettait au cœur un brasier. Certes, l'inéluctable châtement immenait... Une pensée:

— Si j'allais prier aux Troix-Croix!

Il gravit la montagne; mais ses remords, revenant avec leurs teintes fatales, inondaient son âme d'une pluie de craintes.

Et il clamait, en se férant la poitrine:

— Je suis coupable!

— Je suis coupable!

— Je suis coupable!

Sous le faix de ses terreurs, son cerveau s'était affaibli, et tandis qu'en son œil fomentaient de vagues lu-

eurs, il eut des rêves, des songes pleins d'éblouissement. Il renoua l'écharpe élimée du passé, eut des visions d'antan. Il se vit jeunet, cascasant et jouant avec des rires roses; puis, crevant le voile du présent, il redora de vieux souvenirs, en secoua les poussières et les toiles d'araignées accumulées par le temps. Il se souvint de la petite maison aux trumeaux enlierrés où avaient grandi ses premiers ans. Il pensa aux champs jaspés du polychrome des fleurs, où jadis il s'ébattait avec sa sœur, morte phthisique depuis, comme la petite Mike allait mourir aussi....

Et tout cela revivait dans un rêve anthin...

Mais la réalité décevante s'exacerbait de nouveau, toute cette joie évoquée s'effondrait. Et il voyait l'automne dans la nature et l'hiver en lui-même en se disant:

— Mike mourra bien jeune...

Et l'exutoire de ses remords le torturait effroyablement...

Il avait marché:

Là-bas, sur la lividité du ciel, trois croix s'équarissaient. Et il voyait dans ces charpentes vaines comme un golgotha de douleur, et il lui semblait qu'il accomplissait un chemin de croix terrible, plus terrible cent fois que celui où jadis le Sauveur avait gravi les marches du ciel, car aucun secours divin ne l'attendait, lui qui n'avait pas eu pitié.

Oh!

Il avait vu deux yeux, deux yeux roux, phosphoreux, dans le noir d'un buisson.

Diaboliques, ces yeux de spectre, de fantôme...

Le fantôme de Mike morte, peut-être... Le fantôme de ses fautes passées... Le fantôme de ses espoirs non châtiés, — de ses cupidités?

Il se retourna, et ne vit plus les yeux.

Mais devant lui, un tréma incarnadin.

—Retro, Satanas!

Il fit un signe de croix qui le brûla.

Les yeux disparurent, s'absentèrent. Il pensa que ce démon craindrait les Trois-Croix, juchées sur une gibbosité encore ingravie.

La campagne avait des lourdeurs mystiques et une lassitude pâle emplissait le scintil des étoiles....

Derrière lui, les yeux.

Il courut, car c'étaient assurément des yeux de bête. Les yeux et la bête coururent...

Un démon? Un loup, peut être. Il crut ouïr un hurlement

Un hurlement frissonna dans la nuit...

Les Trois Croix, enfin !

Le loup harcelait Jean Halluc qui criait...

Et, dans un emportement de terreur, le paysan grimpa sur la croix, saisit entre ses bras le crucifié, cependant qu'à ses pieds le loup lui livrait de furieux assauts.

Halluciné, il entendait au ciel, derrière les nuages bitumeux s'effiloquant en de grises charpies, des luths divins, des anges faisant grelotter sur les harpes sonores des arpegges d'argent...

Il voulut prier:

— Seigneur et saintes qui trônez dans le bleu empyréen, ayez pitié du misérable qui râle...

Et un rayon de lune fluide montra à Halluc un précipice devant lui et le loup hurlant, et, plus près, dans ses bras, hagard, échevelé, le crucifié... Le crucifié dont les yeux s'énucléaient des orbites et dont la bouche s'arquait d'une hideuse contraction. Le torse était noir, tordu...

Le mauvais larron!

Rivé à la croix, il l'embrassait d'une amplexion crispée. Il se sentait inverti par le regard vide et froid du mort, et une

terreur l'englaçait. Un instant, il se crut crucifié, lui aussi; mais il vit ses mains sans clous...

Une rafale de vent courut...

Il lui sembla que la croix tremblait.

Le loup criait toujours, et l'écho répétait dans les campagnes noires ses hurlements prolongés.

Jean Halluc eut une récurrence dernière du conte de sa grand'mère et de la petite Mike...

L'écho répétait dans les campagnes noires les hurlements prolongés du loup, ..

Puis la croix pencha, pencha... puis, avec un craquement tout s'effondra dans le précipice, Halluc, le mauvais larron, et des éclats de bois; et le crâne du paysan, fracassé contre un rocher, eut un bruit net.

Et sous le rayon de lune, il n'y eut plus que le loup qui regardait :

Philosophiquement.

Le loup ne hurla plus.

GEORGES TOUCHARD.



V I L L A N E L L E
SENTIMENTALE.

pour mon excellent ami Sadi du «Chat noir»

Alphonsine a perdu son mac.
Pour dénicher ce cher Alphonse,
Elle roule de bac en bac.

Elle parcourt les culs-de-sac,
Où le brouillard de nuit se fonce.
Alphonsine a perdu son mac.

Interrogeant maint « wallebak »
Sans en obtenir de réponse,
Elle roule de bac en bac.

Plus le sou, ça donne le trac!
Et voici l'hiver qui s'annonce.
Alphonsine a perdu son mac.

Son pauvre estomac fait tic-tac;
Contre elle le sort se prononce.
Elle roule de bac en bac.

Son soulier crevé dit clic-clac.
Ah! la vie a plus d'une ronce!
Alphonsine a perdu son mac.

Quelques instants d'amour, puis crac!
V'la sur nous l'anangké qui fonce!
Elle roule de bac en bac.

Son pauvre cœur est en micmac.
A la recherche elle renonce.
Alphonse a perdu son mac.

Pour chemise elle prend un sac
Et dans un noir couvent s'enfonce.
Plus ne roule de bac en bac.
Alphonsine a perdu son mac!

KARL-CHRISTIAN-FRIEDRICH KRAUSE.



NUIT DE JUIN.

Tandis qu'au ciel Vénus, rêveuse d'indolence,
Semble un soleil voilé de soir et de langueur,
On songe que l'on porte, au retrait de son cœur,
Plus de paix que la nuit n'enferme de silence!

O douceur! Etendant la droite vers le Ciel,
Faire naître en son cœur la volupté voulue
D'écrire vaguement le nom cher de l'Elue
Sur l'ombre de la nuit, voile immatériel!

L'âme s'épanouit de vaillances hautaines
Et de la pureté des époques lointaines...
Et soudain l'on voudrait, sous les cieus entr'ouverts

Où le scintillement des étoiles s'allume,
Forger des strophes d'or sur la solide enclume
Où les plus fiers rimeurs ont martelé leurs vers!

GEORGE GARNIR.





RONDELS
VIEUX SYSTÈME.

I

pour Alida.

A l'Ida, dit une chronique
Des temps lointains où tout un stock
De dieux et demi-dieux en toc
Peuplait l'Archipel ionique,
Riant, baisant, sablant le broc,

Pâris fixa son choix inique
Sur la Callipyge hellénique.
Pour Vénus, son cœur fit tic-toc
A l'Ida.

O barreuse, ange satanique
Aux préjugés faisant la nique,
Canotière avide de bock,
A Vénus il eût dit « bernique ! »
S'il t'eut vue, ô peu platonique
Alida!

I I

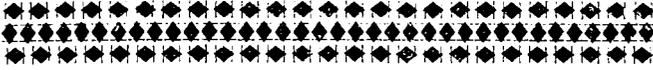
pour la petite Marquise de D.

Dans le boudoir de crépon rose,
Fleurant l'ylang-ylang pervers
Et les capiteux vétivers,
A deux, nous oublions nivôse.

Pous bercer ton rêve morose,
Je te lisais de vagues vers,
Dans le boudoir de crépon rose
Fleurant l'ylang-ylang pervers.

Enlaçant les rythmes divers,
Je dis tes grâces de chlorose,
Et ces deux saphirs, tes yeux verts....
Et puis — nous fimes de la prose
Dans le boudoir de crépon rose.

FRITZ DARÈNE



Y A M E N.

Loin des arroyos, des chaudes rizières,
Où le soleil rit gigantesquement,
Et va soutacher d'argent les rivières,
Ecailler d'or fin les bruns caïmans,

Auprès du grand lac où des lavandières
Troublent un ciel bleu, limpide et charmant,
Où les hibiscus penchent leurs crinières,
J'ai trouvé l'asile aimable et calmant.

Entre les bambous j'aurai des pivoinés,
Je verrai fleurir, comme des sardoines,
Les daphnés, les lys et les nénuphars;

Et voici, joyeuse, à pleine rasade,
Shan-Tai, la belle aux doux yeux de jade,
Rire dans mes bras les cheveux épars!

LÉON HENNEBICQ.



CHAMBRE MORTUAIRE .

La chambre était toute tendue de drap noir qui pleurait des larmes d'argent.

De longs cierges allumés éclairaient de leur clarté sombre un cercueil couvert de fleurs blanches et belles. Jésus, dans le fond, souffrait sur la croix son dernier martyr.

..... Doucement, comme pour ne pas éveiller la morte. j'allai poser, sur son cercueil, des fleurs que j'avais cueillies pour Elle. Elle..... douce amie que je ne verrai plus, Elle qui soulageait mes douleurs d'enfant, Elle si belle et si bonne, morte... Et ma pensée s'arrêtait là, morte....

Je revoyais le dernier sourire que de sa couche de douleur elle m'avait envoyé dans un baiser. Je revoyais ses yeux profonds, cerclés de noir, comme si la mort, l'emportant, eût voulu les rendre plus beaux et plus grands pour rentrer dans son royaume.

L'odeur piquante des fleurs d'oranger enivrait ma douleur. Je me sentais transporté vers la morte. Lentement son cercueil s'ouvrait, je voyais son pâle visage me sourire, ses longs cheveux pendre sur son linceul blanc..... Je tendis les bras vers elle, son cercueil était fermé.... une odeur de pourriture se mêlait à celle des fleurs d'oranger.

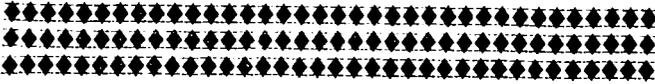
Jésus dans le fond grimaçait de douleur.

A C E L L E
D O N T J ' A I R Ê V É .

J'ai cru entendre, cette nuit, ta voix me parler, douce comme ta bonté. J'ai vu ta bouche me sourire, j'ai senti ta main me caresser. Dans l'ombre de la nuit, dans mon sommeil, j'ai cru que tu m'aimais. Tu m'apparus dans l'air, nue, suant une lumière semblable à celle des astres de la nuit. Tu restas là longtemps, tes yeux pleins d'amour dans mes yeux plongés... Puis un être ailé, fait de lumière et de grâce, être sublime, puissant et grand, t'apporta, bercée par le mouvement de ses grandes et insaisissables ailes, au bord de ma couche.... Tes lèvres, alors, s'attachèrent à mes lèvres, je crus que mon cœur se déchirait, et que mon âme à ton âme s'unissait. Ce baiser fut long chaste, ineffable....

Tout à coup je sentis quelque chose qui me repoussa violemment la tête; je m'éveillai, et — je pleure encore quand j'y pense — je tenais enlacé Rob, mon chien, dont j'avais embrassé le museau. La sale bête avait sauté sur mon lit.

JULES NORA.



RÉVEIL.

Au cousin Théo Hannon.

Tandis que te voilà gentiment endormie,
A ma lèvre offrant tes trésors,
Je veux, de mes baisers te parcourant, m'amie,
Humer le parfum de ton corps!...

—

J'en couvrirai ton front, qui dans sa blancheur brille,
Et les doigts rosés de tes mains,
Puis tes lourds cheveux noirs dont le flot s'éparpille
Et t'entoure, sur les coussins!...

—

J'en mettrai sur tes yeux dont les paupières fines,
Ferment leurs cils longs et soyeux,
Et sur tes fermes seins aux pointes purpurines
Qui s'étalent, nus, sous mes yeux!...

—

Enfin, ma lèvre ira se coller à ta lèvre
Dans une lente pression,
Pour aspirer ton souffle énervant qui m'enfièvre,
Et me grise de passion!...

—

Et peut être que sous ce feu, mon amoureuse,
En riant tu t'éveilleras,
Et que comme toujours, aimante et généreuse,
Tous mes baisers tu me rendras!...

CHARLES GHEUDE

Décembre 1889



RONDELS BERGAMASQUES.

—

I

Pierrot-Novembre.

Sur les cordes de sa guitare,
Pierrot veut chanter son amour:
Mais sous le vent qui fouette et court
L'air mélancolique s'égare.

Lors le mélomane bizarre
Contemple, inquiet, le ciel lourd:
Sur les cordes de sa guitare,
Pierrot veut chanter son amour.

Las! l'amour a fui sans retour!
La bien aimée au cœur barbare
L'à planté là sans crier gare, —
Et le vent raille, plein d'humour,
Sur les cordes de sa guitare



II

Pierrot-Décembre.

—

Pierrot, pâle de froid, frissonne
Sous la bise aigre qui le mord;
Il ne roucoule plus : «Amor»
En grattant la corde qui sonne.

L'hiver âpre qui le rançonne
Lui murmure son chant de mort!
Pierrot, pâle de froid, frissonne
Sous la bise aigre qui le mord.

Bientôt, pour couvrir son remord,
La neige en flocons blancs foisonne,
Et sous l'édredon d'où personne
Ne résurgit vivant encor,
Pierrot pâle de froid frissonne.



III

Pierrot moderne.

Pour plaire à sa douce Pierrette
Autrefois il chantait, Pierrot:
Mais aujourd'hui, malin bourreau,
Pierrette répond : «Turlurette!»

Elle a de grands airs de lorette,
Préférant Rotschild à Marot.
Pour plaire à sa douce Pierrette
Autrefois il chantait, Pierrot.

Las! Loin des rondels de Giraud,
Loin des blancheurs de la fleurette,
Il se colle une rouflaquette
Et se déguise en maquereau
Pour plaire à sa douce Pierrette.

GIRAL BÉRAUD





F R A G M E N T.

Un matin de juin, Palore, un poète, un bohème, ancien camarade de Darène, arpentait le boulevard Anspach, l'air songeur, au milieu de l'animation tumultueuse de la foule: c'était un homme d'une trentaine d'années, grand, solidement musclé; il avait une tête caractéristique, inoubliable, où s'allumaient deux yeux sombres et profonds — les yeux d'un fou, disait le bourgeois, les yeux d'un génie, l'analyste —; une barbe noire, majestueuse, un peu hirsute, encadrait son visage; il était coiffé d'un vaste feutre mou, un de ces

«... hauts Rubens pointus ou ronds,

« Qui font de l'ombre à nos pensées »,

suivant l'originale expression de Maurice Bouchor; de dessous le chapeau, de longs cheveux noirs palpitants au vent retombaient sur ses épaules.

En somme, au premier abord, notre poète avait un aspect féroce, hérissé, terrible, et le paisible M. Prud'homme l'aurait pris sans nul doute pour un brigand calabrais et cût fait un détour pour l'éviter; personnellement parlant, il n'eût pas eu tort, car le bourgeois pour Palore c'était l'Ennemi, l'Ennemi avec un grand E, le seul, le vrai, l'Ennemi par excellence. Il détestait le bourgeois dans le temps et dans l'espace, toujours et partout; il le

détestait dans toutes ses transformations, dans toutes ses incarnations, il le détestait universellement.

Mais loin du philistin, il n'avait plus de haine; il confondait le reste du monde dans un ineffable amour, un amour insensé, surhumain: il adorait avec autant d'énergie qu'il abhorrait.

Aussi l'amitié qui l'avait lié à Darène avait-elle été très vive: et ce jour là il se désolait précisément de ne plus le voir, quand tout-à-coup il aperçut l'ingénieur qui venait à sa rencontre. Il se précipita si vite au devant de lui qu'il faillit renverser une vieille femme qui portait un panier plein de fruits, et écraser un malheureux cul-de-jatte qui rampait le long du trottoir.

« Enfin! Enfin! C'est toi! je te retrouve, mon vieux copain! s'exclama-t-il, en secouant à l'arracher le bras de son ami. Es-tu cossu! Es-tu aristo! Crénom! Je ne t'aurais jamais reconnu! Dans le temps, tu agrippais un magistral Rubens sur ton occiput: aujourd'hui s'élève sur ton chef une buse macabrement luisante et miroitante! Brrr! Accoutrement austère! » Et l'original se mit à déclamer, en allongeant le bras avec un geste de sénateur romain :

« Jadis... et maintenant il est riche; sa buse

« A de sombres reflets; à le voir on s'abuse:

« On le prendrait pour un bourgeois.

« Dans son château rougeâtre, où j'aime une servante,

« Ivre, chaque convive après le dessert vante

« Les merveilles qu'en ce burg j'ois. »

« Te voilà rangé comme le dernier des Philistins! Tu nous a lâchés scandaleusement! Es-tu devenu prési-

sident d'une société de continence ? Il n'y a plus la moindre gaîté parmi nous depuis ton départ ? Julie se languit d'amour : je crois, ma parole, qu'elle va entrer dans un couvent si tu tardes à revenir. Et Hermance ! Elle fait pitié à voir ! Ce qu'elle boit, la pauvre fille, pour oublier, c'est incommensurable ! Elle ne voudrait plus passer une nuit sans rouler sous la table ! Vois dans quel état tu nous a mis ! Aie pitié de nous, ô toi l'inimitable ! »

— Sois persuadé, mon cher, que je suis douloureusement affecté par le récit de vos malheurs, riposta Darène. Mais songe que le directeur de la Société pour l'exploitation, etc, etc, ... ne peut pas mener une vie de polichinelle : il s'agit d'en imposer à son public pour gagner ses sympathies. Que veux-tu ? Il a le sac, lui ! Non, vraiment ! Je ne pourrai plus faire que de rares apparitions dans votre ciel ! Peut-être, en des temps meilleurs.....

— Ta ! ta ! ta ! Pas d'eau bénite de cour, mon vieux copain ! Tu es devenu insupportablement sérieux et je déplore ta perte ! Hoc censeo ! Au moins pour n'être pas un personnage tout à fait inutile dans la société, j'espère que tu useras de tes hautes influences pour nous aider.

— Bien certainement ! prononça l'ingénieur pressé de se débarrasser de son ami.

— A propos ! s'écria celui-ci, ne pourrais-tu me prêter 500 francs ? J'en ai besoin pour la publication d'un nouveau livre de poésies : « *les Orgies* ». Ah ! c'est très beau ! c'est très beau ! tu verras ! Je t'enverrai un exemplaire, avec dédicace ! Ecoute le commencement ». Il prit une page pathétique et récita :

« Au milieu du choc dur des cristaux éclatés

»Et du tumulte fou des voix chaudes d'ivresse,
 »Tandis que ricochaient des lustres les clartés
 »Cinglantes, ou fondant leurs douceurs de caresse,
 »Elle gardait toujours son même regard froid,
 »Perçant comme une flèche, et son teint était pâle,

Darène interrompit: « Mon cher! Je lirai ton œuvre avec le plus grand plaisir, mais je n'ai pas le temps de m'arrêter plus longtemps. Voici les 500 frs.! Au revoir et à bientôt, j'espère!»... Et il s'encourut, laissant le poète tout ébahi. Celui-ci empocha stoïquement le billet de banque et continua sa promenade méditative, en récitant à mi-voix:

A la table, où le vin rouge ruisselle
 Avec le blanc,
 S'enivre encor mon idole, ma belle,
 Montrant son flanc.
 Elle a la voix douce d'une crécelle,
 Les seins s'enflant,
 Et dans ses yeux scintille une étincelle,
 L'air insolent.

Hector GIDEL

(Extrait du roman : *les Mines de Hon-Tse ou*)





AMOUR PUR.

Ce n'est amour de grande dame
Ni de vierge aux yeux innocents,
Que chantent des vers languissants,
En l'ampleur d'un épithalame.

Je n'eus point d'exploits amoureux,
Duels, enlèvements à faire,
Point d'esclandre, point de mystère,
Point de grands serments douloureux.

Je ne pinçai point la guitare
Sous le balcon de ma beauté ;
Je ne dis point aux nuits d'été
Sa bouche de baisers avare.

Je ne souffris point d'un cruel
Refus ou d'une perfidie.
Je ne connus ni tragédie
Ni regards levés vers le ciel.



La prime fois que je l'ai vue
J'ai lacé sa taille d'un bras,
J'ai pressé son sein, et plus bas
J'ai poussé ma course imprévue.

Et déjà je lui disais : *tu*,
Et je l'appelais Clémentine ;
Elle riait, bouche mutine,
Sans pudeur fausse et sans vertu.

Ce n'est point une grande dame,
Une vierge aux yeux étonnés:
C'est une enfant au petit nez
Drôle et fripon, au corps de flamme.

Dans un célèbre cabaret
Elle porte les brocs de bière :
Toujours gaie et leste et légère,
Elle vient, court et disparaît.

Le joyeux buveur la régale
D'un «brune» à douze ou d'un cassis,
Moyennant quoi, près d'elle assis,
Il baise un cou d'ivoire pâle.

Cent mains ont palpé ses appas
Et cent bouches l'ont embrassée:
Sa chair, les lèvres l'ont rosée...
Eh bien! il ne me déplait pas,

Il ne me déplait pas d'êtreindre
Encore son corps palpitant:
J'en fais l'aveu! Pourquoi le craindre?
—Ronsard en a bien fait autant!

JOVIAL JOUY.

17 juillet 1890.





BALLADE DE LA FEUILLE DE VIGNE .

A la mort de l'hypocrisie
Buvons un doigt de chambertin!
Ce mal, parmi la bourgeoisie,
Exerce un ravage certain:
Le vice pour le philistin
N'est au fond nullement indigne.
En secret soyez libertin:
Il aime la feuille de vigne!

Ne lui parlez pas poésie,
Gaité, jeunesse, amour, lutain,
Ivresse folle et fantaisie:
Autant vaut lui parler latin.
Il saluerait une catin
Montrant une blancheur de cygne
Faitte d'un volant de satin:
Il aime la feuille de vigne!

Voiler tout: c'est son hérésie.
Pourtant, quand régnait le destin,
La vérité, comme un messie,
Sortit du puits nue, un matin.
Mais son culte en lui s'est éteint;
Belle apparence est la consigne,
Clinquant, aluminium, étain:
Il aime la feuille de vigne!

ENVOI

Ma charmante, mon diabolin,
Ris donc de sa sottise insigne!
Esbaudissons-nous çà!... Mâtin!
Il aime la feuille de vigne!

SAINT AUGUSTIN

MDCCLXXXIX





NOVEMBRE.

Parmi les brouillards de bitume,
Mes Tristesses aux gestes lents
Errent, vagues, fantômes blancs,
Sous les vagues flocons d'écume.

Elles glissent, silencieux
Frou-frou de tulle diaphane:
En leurs mains de glace se fane
Un calice capricieux,

Une fleur mystique, très pâle,
Fleur de névrose qui se meurt
Parmi l'ineffable rumeur
De pleurs d'agonie et de râle.

Vers les horizons vaporeux
Hérissés de squelettes d'arbres,
Froides de la froideur des marbres
Elles vont, spectres douloureux.

Et leurs silhouettes tenues,
Plus confusément dans les soirs,
Ont des gestes lents d'ostensoirs
Vers des Tristesses inconnues.

SUZANNE CHARRON.

20 Novembre 1890.



VADROUILLE.

Minuit. « Il est minuit » — souffle le pianiste émacié, — tandis que « déjà minuit ? » interrogent les chanteuses avides, dont le pecten collecteur est revenu des tournées presque riche, — « il est minuit, redit mécaniquement l'autre, nous fermons ». Et de ses longs fuseaux de doigts, il scande l'inéluctable « minuit » en baissant d'un choc sec le couvercle branlant, dont le bois s'effrite, du piano au velours usé, aux cordes criardes dans le haut, fausse et sans vibrations vers le bas. Et quelques bourgeois qui se frottent les yeux — ces yeux fatigués, chassieux, inondés des clartés louches et des réverbérations crues des glaces qu'encadrent un jaune rebord sale et des boiseries où se heurtent des placards d'indéfinissables couleurs; — les bourgeois paient paternellement les consommations frelatées qui salissent l'estomac et alcoolisent le sang, puis, lourds et pachydermiques, se lèvent avec des remous lents, et s'éloignent, d'un pas balançant et traînard. — Le patron — une trogne grouillante d'expression d'astuce et de tromperie, — tourne de ses doigts sordides les robinets des dispendieux becs de gaz.... arrêtons les frais ! Puis il retourne derrière le comptoir, où gisent amoncelés verres et torchons, baignant dans une sauce huileuse de bière, de vin et de relavage. —

Les « artistes » — le comique, son visage glabre sortant d'un vieil habit râpé, — les femmes en des robes passées qui jettent des nuances d'automneles chutes de feuilles, — s'asseyent, groupées mal, auprès des « types » et des « zigs » qui leur offrent des « rafraîchissements ».

Attardés là dedans, parfois, un étudiant de dixième année, un accordéoniste ambulancier, quelque électricien aux yeux roulants de sorcier, — ou, rare, triste et rêveur, un poète quelconque, perdu, échoué là, il ne sait pourquoi, après la tempête en pleine mer de ses vivantes idées, ... vivantes comme vagues, écumantes, folles, dans le remous éternel des théories agitées.

Nous étions entrés là une nuit de grande vadrouille, rôdeurs par principe, désœuvrés par occasion, dans l'ennui des « bacs » fermés un à un faute de pratique — ô le muflisme ! — et nous nous étions assis devant un « brune » à 30 sans autre but que de laisser fuir encore l'heure trop lente à passer.

Puis pour charmer nos loisirs — la routine de l'usage — nous avions engagé la conversation avec l'une des chanteuses, une blonde dont le sourire avenant et l'accent français nous avaient plu — par répulsion des grosses flamandes, rougeaudes, exacerbantes avec leurs airs connus et leurs langages incorrects.

Et vite les propos avaient pris un ton d'intimité jolie : le souvenir d'amis communs — le monde est si petit ! — nous avait rapproché, établissant entre elle et nous une mystérieuse sympathie, la sympathie des gens qui ont serré les mêmes mains, partagé les mêmes cœurs.

Confiante bientôt, ramenée par ses réminiscences aux jours écoulés, aux années enfuies, elle se laissa aller au besoin naturel d'expansion des natures aimantes ; le men-

ton appuyé sur la main, son visage pâle encadré d'une somptueuse chevelure blonde, songeuse parfois, gaie le plus souvent, aux hasards de la conversation, morceau par morceau elle nous raconta le drame de sa vie — la vie de bien des filles séduites.

Sa prime jeunesse s'était écoulée en France, paisible, dans une ville d'eaux, où ses parents tenaient un hôtel.

Là, parmi les mille relations passagères, dans la promiscuité des voyageurs chercheurs d'aventures rapides, elle avait fait la connaissance d'un étudiant en médecine. Tout de suite elle l'avait aimé avec la fougue de la jeunesse inconsciente subjuguée par la passion : elle s'était donnée à lui toute — sa bouche fiévreuse, sa chair palpitante, son corps de vierge — et lui, dans l'ineffable griserie de la volupté qui fait croire aux éternelles délices, l'avait prise pour maîtresse, l'avait entraînée avec lui loin de la maison paternelle, sans crainte de briser la vie de cette femme.

Elle l'aimait.

Des mois ils vécurent ainsi, l'un pour l'autre uniquement, dans le délicieux mystère d'une union libre : elle eut même un enfant, comme pour consacrer la communion de leurs baisers.

Mais cet enfant, loin d'augmenter leurs amours, de les rapprocher davantage, les éloigna l'un de l'autre et ne fit que hâter l'inévitable rupture.

L'égoïsme de l'homme voyant sa carrière compromise par la maîtresse, tentant la société hypocrite faire le vit-de autour de son concubinage, s'apercevant qu'il compromet

son avenir, prépare des obstacles insurmontables à sa faiblesse, l'égoïsme le pousse à se séparer violemment de l'aimée dont la chair s'est frottée à sa chair dans l'emportement des spasmes, dans l'expiration des bras qui s'enlacent. Il fera souffrir la femme, il corrompra par l'abandon cette existence. Que lui importe, s'il sauve la sienne? Et quand il l'aura durement repoussée, l'ancienne maîtresse, quand elle sera partie sanglottante, torturée par la douleur, appelant les funèbres hantises de suicide, il se laissera tomber sur un divan avec un grand soulagement et dira : « Ouf! enfin! me v'là débarrassé 'du collage!».

Ainsi sans doute se passèrent les choses. Abandonnée, que pouvait-elle faire? Déshonorée aux yeux du monde injuste et cruel, incapable d'ailleurs — après une existence de paresse et de plaisir — de s'astreindre à de rudes labeurs, une seule ressource lui restait : vivre de sa voix qu'elle avait fraîche et jolie, de sa chair voluptueuse et grisante aux mâles.

Elle devint chanteuse de café-concert.

Ce fut à Verviers qu'elle débuta.

Là, elle mena cette vie hasardeuse qui détruit peu à peu la santé, cette vie nocturne passée presque toute à la lumière malfaisante du gaz, dans le brouhaha des allées et venues des spectateurs, à s'égosiller au milieu des cris et des quolibets, cette vie pleine d'imprévu de l'émietteuse d'amour qui doit frôler de ses bras nus la bouche des hommes, exposer le plus possible de sa chair perverse afin d'exciter les luxures et d'appeler les désirs, et qui se donne souvent sans amour, ni caprice même passager.

Bast! l'on s'y fait! Les joues pâlisent, le corps a des dé-

goûts, il est vrai! Mais les joies ne font pas défaut non plus : l'humanité n'est pas salie à fond, que diable! Et l'on rencontre encore sur terre de charmants garçons doux et compatissants qui ont pour la fille de chair des caresses moles, des baisers longtemps savourés et des innocences naïves parfois.

Elle resta là plus d'un an, heureuse presque, malgré l'abandon maudit et les joies envolées — un bon souvenir encore qui mettait dans ses yeux une lumière douce et profonde.

Ah! elle avait eu là quelques belles aventures qui interrompaient la débauche constante de quelques heures plus calmes, — presque idylliques. Ainsi, elle avait été aimée par, un poète, aimée platoniquement durant des mois, aimée avec une fidélité de caniche et un aveuglement de rêveur.

Elle nous avouait le plaisir qu'elle en avait ressenti, d'un air sentimental bien fait pour son visage auréolé de cheveux blondasses, et le sourire sceptique qui plissait amèrement nos lèvres s'effaçait devant son regard brillant de sincérité.

Elle quitta Verviers — un différend sans doute avec le patron — et passa trois semaines à Liège, trois semaines sombres, pénibles, semaines de dèche profonde dont le souvenir traversait de vagues frayeurs ses prunelles dilatées : semaines de misère qui font rêver les dernières décadences des vies de rouleuses; la jeunesse partie; la voix brisée; le corps avachi; la chair molle brûlée par les fards, répugnante.

Pour la belle fille, si vaillante encore à la bataille des baisers, les jours noirs s'étaient vite envolés : elle les évoquaient sans un tremblement dans la voix, aguerrie à cette lutte où les revers suivent les victoires, à cette guerre

de tous les instants acceptée avec courage, presque avec joie.

La vie lui était douce à Bruxelles : de l'ancien amour, elle avait gardé le souvenir, calme désormais, d'années heureuses, et là-bas, à Verviers, la chère enfant qui donnait un but à ses efforts, un soutien à son énergie.

Déjà le père, débarrassé de toute entrave, libre par la victoire de son égoïsme, était devenu médecin. Depuis quinze jours à peine il s'était marié, insouciant dans sa béatitude de parvenu de la douleur vivante encore de l'abandonnée.

Il s'était marié!... Elle dit cela tranquillement, sans colère, avec seulement une tristesse infinie dans l'intonation; et comme l'un de nous, — plus ému qu'il ne le voulait paraître — lui demandait : « Et vous n'avez pas fait opposition au mariage?... » elle répondit simplement : « Mais non ! s'il a eu des torts envers moi, ce n'est pas un motif pour que je brise sa carrière. »

Et cette parole magnifique résonnait étrangement là, parmi le choc des verres, les rires hoqueteux, les cris de femmes qu'on pince et l'éclat des plaisanteries grossières.

GEORGES et JACQUES MESNIL.

Avril—Mai 1890



DANSE DES MORTS.

I

Tas de comédiens macabres
Qui vous agitez dans un coin !
Faces blanches, habits cinabres
Trognes rouges, têtes de coing,
Visages pâles de carême,
Mielleux et tarte à la crème,
Mauvais musiciens de Brême
Qui soufflez dans des cors rouillés,
Tortus, bossus et culs de jatte,
Femmes aux ondoiemens de chatte,
Au parler doux de diplomate,
Vertus, honneurs bien verrouillés,

II

Poètes, vastes chevelures,
Airs imprévus, esprits étroits,
Marquis aux belles reliures,
Coquins, bedeaux, niais et rois,
Et toi, Prudhomme, être à l'air digne,
Parisan des feuilles de vigne,
Par qui l'hypocrisie insigne
Empâte de fard tous les traits,
O Jésuites de toute espèce,
Dont la voracité dépèce,
Qui voltigez sur un trapèze
Pour mieux dauber sur les benêts,

III

Banquiers, voleurs, juifs, sacerdoce,
Vous, les trompeurs gorgés, heureux,
Qui faites richement la noce
En vous moquant des ventres-creux,
Vous enfin les gobeurs stupides,
Dont les yeux naïfs et limpides
Ont des étonnements torpides
Devant le monde tel qu'il est,
Vous qui descendez dans la terre
Sans avoir connu connu le mystère
Qui vous obligeait à vous taire
Quand le reste des gens parlait.

IV

Oui, tous, tous, autant que vous êtes,
Des plus faibles jusqu'aux plus forts,
Des plus malins jusqu'au plus bêtes,
A qui le ciel sert de décors,
Vous secouez, étranges masques,
En des rondes folles, fantasques,
Rapides comme les bourrasques,
Vos squelettes d'os et de chair,
Cancans, valse échevelées,
Quadrilles, polkas affolées,
Les danses les plus déréglées,
Et toujours, toujours le même air!

V

Pierrots, arlequins, débardeuses,
Colombines et dominos,
Et les sublimes cascadeuses
Versant le champagne à grands flots,
Et les modestes qui se cachent,
Et les enfants qui se harnachent,
Et les vieux qui toussent et crachent,
Pauvres, riches éperdûment,
Ils tournent et bondissent, houle
Furieuse, mer large et soule,
Torrent qui se brise et qui roule
Dans la nuit éternellement.

VI

Un orchestre invisible scande
De ses accords frappés les pas,
Jetant à cette sarabande
Le rythme qu'elle ne suit pas.
N'importe ! Tourne, tourne encore !
Elle va ; l'espace sonore
Que sa course folle dévore
S'ouvre devant elle, toujours !
Toujours, toujours, la grande plaine
Qu'elle traverse d'une haleine,
Et qui se dévoile plus pleine
Jusques à l'horizon des jours !

VII

Les poitrines sont haletantes
Et les yeux s'injectent de sang!
Tout passe! gorges palpitantes!
Nerfs fatigués! bras s'enlaçant!
Tout passe! Malheur à qui tombe!
La plaine n'est plus qu'une tombe
Lorsqu'a disparu cette trombe
De corps, de chairs et de lambeaux,
Là-bas, là-bas sous le ciel morne,
Là-bas où l'infini s'écorne,
Au désert stérile et sans borne,
On voit onder leur derniers flots.

VIII

Quelle lugubre mascarade
Malgré ses éclats de gaité!
C'est la gaité de la parade
Ou du boniment débité!
Sous le rire sourd une larme:
Du milieu du bruit, du vacarme,
Jaillit l'éternel cri d'alarme
De ceux qui roulent sur le sol,
Et plus haut que les voix joyeuses,
Que les notes harmonieuses
Des chansons sonnante furieuses,
Leur grande plainte prend son vol.

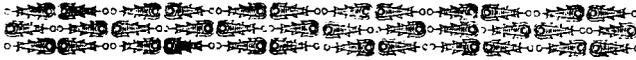
IX

Mais notre douleur est comique
Si notre rire est douloureux,
Avec la cruelle mimique
Des traits labourés de plis creux!
Carnaval éternel du monde,
Plaisir infernal, folle ronde
Qui houles, t'enflés comme une onde
Dans le temps qui te vient leurrer,
Mascarade triste et burlesque
Devant ta souffrance grotesque,
Je doute encore, et ne sais presque
S'il me faut rire ou bien pleurer!

MAX CHARRON.

3 Mars 1890.





VERS POUR UNE MAITRESSE.

Lorsqu'à mes yeux brûlés tu parus toute nue,
Faisant saillir tes seins, pâle en tes cheveux d'or,
Lorsqu'à mon rut vainqueur enfin tu fus venue
De ta caresse offrir l'ineffable trésor,

Lorsque j'eus épuisé de ta coupe perverse
Le nectar vénéneux qui fait rire et pleurer,
Et, comme une chanson dont notre âme se berce,
Dans ta couche écouté nos baisers expirer ,

O Maîtresse, alors j'ai songé que dans la rue,
Le soir où je te vis pour la première fois,
Ombre trop évoquée et trop tôt disparue,
Tu portais de longs gants de Suède chamois.

ROBERT LEGROS.

Septembre 1890.



LITANIES

DE LA FEMME.

Apre et mystérieux calice de chair pâle
Que mon désir dément de mâle devina,
Je te veux pour verser ma vie, au dernier râle...

De profundis ad te clamavi, femina!

Torrent de volupté, flot ondant de luxure,
Où ma soif de jouir, brûlante, m'amena,
Vagues, à qui je veux me jeter en pâture,

De profundis ad te clamavi, femina!

Sphinge cruelle, un doigt scellant ta bouche rose,
Le regard au lointain que l'horizon borna,
Hiératiquement sise en ta molle pose,

De profundis ad te clamavi, femina!

Ardente orientale aux chairs ensoleillées,
Regards vertigineux, cheveux noirs, Namouna
Paresseuse, en l'ampleur des aubes éveillées,

De profundis ad te clamavi, femina!

Parisienne vive et canaille, Tzigane
Dont l'œil noir éructant du feu me fascina,
Prometteuse de nuits où l'homme fou se damne,

De profundis ad te clamavi, femina!

Vierge, dont les baisers sont frémissants de crainte;
Courtisane, où l'amour de la chair s'incarna,
Femelle au rut vibrant d'une nerveuse étreinte,

De profundis ad te clamavi, femina!

Eternelle beauté, Vénus, Aphrodite, Eve,
Sapho, Phryné, Manon, Laure, Magdalena,
Vision d'idéal que le poète achève,

De profundis ad te clamavi, femina!

MARCEL ANDREWSKY.

5 décembre 1890



TABLE.

Le Conflit universitaire.	Page	7
Le Mouvement scientifique à l'Université.	»	17
Les Cercles étudiantesques.	»	35
--		
PAUL FLORENTIN) — Pierrot argona ute.	»	39
Sonnet.	»	40
JACQUES MESNIL. — Fragment de		
« La Vie impossible»:	»	41
GREGOIRE LE ROY — Vers la mort.	»	44
LÉON HENNEBICQ — L'Arrivée des Galiotes.	»	45
Ite, missa est!	»	46
JAMES VAN DRUNEN — Littérature industrielle.	»	47
JACQUES MESNIL — Sonnets damnés.	»	51
FERNAND ROUSSEL — Prose chantale.	»	61
FERNAND SÉVERIN — Lettre à Horatio.	»	64
CHARLES FRAPPARI — Vers.	»	66
Inconnue.	»	67
JOSÉ HENNEBICQ — Désillusion.	»	68
GEORGE GARNIR — Conte pour les Philosophes.	»	71
FERNAND ROUSSEL — Chant de larmes.	»	73
Mains pardonnantes.	»	74
GEORGES MESNIL — Le Rire.	»	75
Tableau religieux en teinte douce.	»	76
GEO ANGELROTH — Vers pour une Ancienne.	»	77
GEORGES TOUCHARD — Le mauvais Larron.	»	78
K. C. F. KRAUSE. — Villanelle sentimentale.	»	84
GEORGE GARNIR — Sonnet.	»	86

FRITZ DARÈNE — Rondels vieux système.	»	87
LÉON HENNEBICQ — Yamen.	»	89
JULES NORA — Chambre mortuaire.	»	90
Rêve.	»	91
CHARLES GHEUDE — Réveil.	»	92
GIRAL BÉRAUD — Rondels bergamasques.	»	93
HECTOR GIDEL — Fragment.	»	96
JOVIAL JOUY — Amour pur.	»	100
SAINT AUGUSTIN — Ballade de la Feuille de vigne.	»	103
SUZANNE CHARRON — Novembre.	»	105
GEORGES ET JACQUES MESNIL -- Vadrouille.	»	106
MAX CHARRON — Danse des morts.	»	112
ROBERT LEGROS — Vers pour une Maitresse.	»	117
MARCEL ANDREWSKY — Litanies de la Femme.	»	118



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.